

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$8.00 — États-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIV.

No. 18.

Prix du numéro: 7 centimes. — Annonces, la ligne: 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 3 Mai 1883.

AVIS

Nous informons respectueusement nos abonnés que l'Index du volume XIII est prêt. Il sera envoyé immédiatement à ceux qui en feront la demande par carte-poste.

Nous prions nos abonnés de la ville, qui ont changé de résidence au premier mai, de donner leur nouvelle adresse soit à nos porteurs soit à l'administration, 5 et 7, rue Bleury.

SOMMAIRE

TEXTE: Le divorce, par A. D. DeCelles. — Petite chronique des lettres et des arts, par E. Blain de Saint-Aubin. — De Montréal à Lourdes (suite), par un Pèlerin. — Les cieus et leurs habitants (suite), par Giulio. — A propos de Louis Veuillot. — L'Union Saint-Joseph. — Le centenaire de Raphaël à Rome. — Les superstitions de la Grèce moderne. — Choses et autres. — Nouvelles diverses. — Poésie. — La mante religieuse, par Frédéric Mistral. — Amour et larmes. (suite), par Mary. — Une page du passé par Josephite. — Les échos. — Variétés. — Le jeu de dames.

GRAVURES: Centenaire de Raphaël: Portrait de Raphaël. — Sainte Cécile, par Raphaël. — La Formarina (la Fille du Boulanger), par Raphaël.

LE DIVORCE

Il y a quelques années, un journal américain racontait le fait qui suit: "Un voyageur, sur le bateau à vapeur, voulant lier conversation avec un de ses voisins, lui dit: — Etes-vous garçon? — Non, répondit l'autre. — Etes-vous marié? — Non. — Et qu'êtes-vous donc? — Je suis un homme divorcé; je vous trouve bien curieux!" Ce qui jadis ressemblait à une charge, est en passe de devenir un fait de tous les jours. Au train dont vont les choses, à la façon dont les divorces se multiplient chez nos voisins, la société menace de se diviser en trois catégories: les célibataires, les mariés, les divorcés, et le dialogue cité plus haut devient vraisemblable.

Un clergyman américain jetait dernièrement le cri d'alarme. La facilité avec laquelle on obtient le divorce effraie. Autrefois, il n'y avait qu'une seule raison de divorce, aujourd'hui, on peut invoquer contre le mariage sept vices rédhibitoires. Il se trouve que si l'on a deux ou trois bonnes raisons de prendre femme ou mari, on a deux fois plus de causes de se quitter. Dans ce nouvel ordre de choses, le divorce fait rage: il y a, dit M. Dyke, des États où il y a un divorce sur neuf mariages. Voilà donc cette abomination élevée à la hauteur d'une institution; et quelqu'un a pu appeler le divorce le sacrement de l'adultère.

Les protestants se sont longtemps piqués de respecter le mariage plus que nous, catholiques. Aussi, entouraient-ils sa célébration d'un cérémonial qui serait imposant, si le mariage était indissoluble. Le célébrant déclare aux conjoints, le jour du mariage, qu'ils s'unissent: *for veal and for weal, for better and for worse*, c'est-à-dire pour le bonheur ou le malheur, pour les bons et les mauvais jours. Tout cela tourne à la comédie qu'un moment où ces éternels serments ne peuvent durer qu'un jour. M. Dyke ne se gêne pas de dire que l'église catholique est le seul rempart de la société moderne contre le divorce. Bien d'autres protestants partagent son opinion, mais sans l'avouer publiquement.

A ne considérer le divorce qu'au point de vue social, l'autoriser nous paraît de la part du législateur un acte de démente. Où la société aboutit-elle avec un tel état de choses? Que sera la famille dans cinquante ans? Comment se reconnaîtront ces frères dépareillés, issus de tous ces mariages? De

quel respect entourera-t-on une institution aussi fragile? Mais, répondront les partisans du divorce, voulez-vous perpétuer une union mal assortie, une union dont l'un des associés s'est rendu coupable? Le mariage est une chose sérieuse, et cela vaut bien la peine qu'on réfléchisse avant d'entrer dans ses liens redoutables. C'est l'affaire sociale la plus difficile de la vie, et c'est pourtant celle qu'on traite avec le plus de légèreté. Une maison bien posée ne prend pas un domestique à son service sans se renseigner sur ce dernier; et il ne s'agit là que d'un engagement facile à rompre. On se marie sans se préoccuper des tenants et aboutissants de la personne que l'on choisit comme compagne constante dans le chemin de la vie. L'expérience des autres ne profite pas à qui que ce soit, et l'on se marie au hasard!

Les législateurs devraient—s'ils veulent rendre service à la société—prendre les moyens de prévenir les mauvaises alliances et non s'occuper de les rompre une fois conclues, et cela d'autant plus que le divorce ne remédie à rien. Il est prouvé qu'il y a des seconds divorces comme il y a des secondes noces, ce qui montre bien qu'il y a plus de divorcés que de contents.

Les statistiques fournies par le Rév. M. Dyke sont de nature à alarmer ceux qui se préoccupent de l'avenir de la société américaine. Le divorce en sera l'agent destructeur le plus sûr. Encore une fois, que devient la famille avec le divorce la minant sans cesse? Que deviennent les enfants jetés à droite et à gauche par la rupture du mariage? Qui suivront-ils? Evidemment, les législateurs qui font des lois de divorce (*for the relief*) pour accommoder les maris ou les femmes malheureuses, perdent de vue les intérêts des enfants. C'est aux dépens de ceux-ci que se coiffonne cette abomination. C'est sur eux, pauvres innocents, que la loi appelle des châtiments mérités par leurs coupables parents. Peut-il se présenter un non-sens plus révoltant? Le sort des enfants a préoccupé quelques réformateurs partisans du divorce. Ils se sont ingénies à tout concilier. Savez-vous ce qui leur a semblé un remède à la triste position faite à l'enfant par le divorce? Que la loi décrète, disent-ils, qu'à l'avenir les enfants ne porteront plus que le nom de leur mère, son nom de fille, et, de cette façon, ce que vous appelez la tache du divorce ne les suivra plus dans la vie. Etrange remède, n'est-ce pas, qui ne guérirait rien! Il résultera de tristes conséquences de la nouvelle situation de ces malheureux passés entre des mains étrangères. Il faut de grandes vertus pour élever les enfants des autres, et ces vertus, personne ne s'attend à les trouver chez ces beaux-pères ou ces belles-mères d'occasion que le divorce leur procurera. L'adultère et le concubinage sont de sinistres instructeurs de la jeunesse.

Mais nos réformateurs subordonnent ce grand intérêt social de l'éducation des enfants à la convenance de deux personnes responsables de leur position, tandis que ceux-là n'ont pas eu à choisir leur sort; il faut rompre le mariage qui a cessé de plaire pour devenir une contrainte: où il y a de la chaîne, il n'y a plus de plaisir. Dans ces conditions, le mariage est une tyrannie, et notre siècle proclame le droit de révolte sacré contre toutes espèces de tyrannies, même celles que l'on a recherchées, que l'on a regardées comme indispensables au bonheur. Le divorce est la soupape de sûreté des ménages divisés. Lorsque de pareilles idées ont cours dans une société, il devient urgent de répéter, en appuyant sur la dernière proposition: Mariez-vous, vous ferez bien; ne vous mariez point, vous ferez encore mieux.

A. D. DECELLES.

NOTE ÉDIT.—Dans notre article sur Louis Veuillot, nous avons écrit qu'il était l'intransigeant du catholicisme, sous la presse ce mot est devenu l'intrigant du catholicisme.

PETITE CHRONIQUE DES LETTRES ET DES ARTS

Dans une revue parisienne, portant la date du 1^{er} avril dernier, je trouve un article bien court, bien uni, écrit, sans prétention, par un homme qui n'est pas écrivain,

par un compositeur célèbre, Charles Gounod, l'immortel auteur de l'opéra de *Faust* dont M^{mes} Nilsson et Albani ont chanté, ces jours passés, en Canada, un des plus ravissants morceaux, l'*Air des Bijoux*.

Gounod écrit cet article après avoir entendu le nouvel opéra, *Henri VIII*, œuvre d'un auteur bien connu et fort apprécié comme pianiste et organiste, mais qui n'avait pas encore abordé le théâtre, je veux parler de M. Camille Saint-Saëns.

L'article est une appréciation franche et impartiale de cet opéra dont le succès a été colossal, et Gounod le fait précéder des réflexions suivantes que je transcris littéralement:

"D'après une opinion admise, paraît-il, chez certains artistes, il serait convenu que, si l'on dit du bien de l'œuvre d'un confrère, cela signifie naturellement qu'on en pense du mal,—et réciproquement. Eh! pourquoi donc cela? Pour avoir du talent ou du génie, est-il nécessaire de le refuser à d'autres? Est-ce que Beethoven a tué Mozart? Est-ce que Rossini empêchera Mendelssohn de vivre? Croyez-vous, comme le dit Célémène:

Que c'est être savant que trouver à redire?

"Craignez-vous qu'il n'y ait plus de place pour vous? Oh! quant à cela, rassurez-vous; dans le temple de la Gloire, il y aura toujours plus de places libres qu'il n'y en aura jamais d'occupées. S'il y en a une pour vous, elle vous attend; le tout est de la prendre.

"Mais non. Ce qu'on craint, c'est de n'être pas le premier. Hé, mon Dieu! cette préoccupation chagrine et inquiète du mérite relatif est ce qu'il y a, au monde, de plus contraire au mérite réel et véritable: c'est toujours la vilaine histoire de l'amour-propre usurpant la place et les devoirs de l'amour. Aimons notre art; défendons honnêtement et vaillamment quiconque le sert avec noblesse et courage; ne retenons pas la vérité "captive" dans l'injustice; la conscience publique saura, demain, ce que l'on s'efforce de lui cacher aujourd'hui; le seul parti honorable à prendre, c'est de préparer le jugement de la postérité, ce *vox populi, vox Dei*, qui ne fixe pas les rangs par faveur ou, chose pire encore, par intérêt, mais qui prononce dans l'infailible et immortelle justice. Faire la vérité, c'est prouver qu'on ne l'aime pas; souffrir parce qu'un autre l'a mieux servie qu'on n'a pu le faire soi-même, c'est montrer qu'on voulait pour soi l'hommage qui n'est dû qu'à elle seule.

"Faisons la lumière autant que nous pouvons; il n'y en a jamais trop."

Suit une appréciation, une critique calme et raisonnée de l'opéra susmentionné.

On me dira peut-être que je vais chercher bien loin des rapprochements inattendus; mais je trouve, dans les lignes qui précèdent, un haut et salutaire enseignement pour les écrivains et les artistes du Canada, comme pour ceux qui les écoutent à tour de bras, ou les tombent avec un acharnement que les étrangers doivent trouver, pour le moins, d'un suprême ridicule.

Nous ne connaissons pas de milieu. Hélas! nous sommes bien restés Français à cet égard, et Gounod aurait écrit pour nous qu'il n'aurait pu mieux dire.

Un consul français, qui a laissé de beaux souvenirs en Canada, me disait un jour:

"J'ai parcouru le monde entier; il est peu d'établissements français à l'étranger, avec lesquels je n'aie pas eu d'affaires, soit en personne, soit par correspondance. Or, j'ai partout constaté, sous diverses formes et dans des proportions différentes, le résultat suivant: "Si deux Français et un Hollandais établissent, chacun, un comptoir sur une plage quelconque, il arrive, plus tôt que plus tard, que les deux Français se querellent, se jaloussent et finissent par se détruire au profit du Hollandais."

Hélas! c'est ce qui arrive tous les jours chez nous, non seulement dans le monde commercial, mais dans le monde littéraire et artistique, et dans le monde politique.

N'est-ce pas vrai? Voyons un peu.

Un écrivain canadien produit un ouvrage bien écrit, sagement pensé; il obtient des succès, chez nous, voire même à l'étranger,—cela s'est vu plus d'une fois. Nous l'étouffons sous les fleurs, nous l'ahurissons par les louanges les plus exagérées, ou, si ses idées ne

s'accordent pas avec les nôtres, nous lui jetons, non pas "la pierre," nous entreprenons de le lapider.

Le même sort est réservé aux peintres, aux artistes musiciens, aux inventeurs, et—prosaïsme de la jalousie—aux banquiers, aux négociants, à tous ceux des nôtres qui se lancent dans de grandes entreprises et y réussissent, preuve qu'ils valent bien les banquiers, les négociants d'autres origines dont ils sont entourés, et qu'ils s'efforcent d'imiter pour les surpasser bientôt.

Ce n'est pas ici le lieu où parler du monde politique. Mais combien en avons-nous tué de jeunes gens qui seraient devenus des hommes d'Etat éminents et remarquables, même ailleurs que chez nous ?

Nous avons paralysé les efforts de ces écrivains, de ces artistes, de ces inventeurs, de ces hommes d'Etat. Nous avons pris ces hommes corps à corps ; nous les avons gâtés sous le souffle d'une louange malsaine et exagérée, ou bien nous les avons torturés, découragés, démolis, tués.

Si quelques-uns ont survécu, nous avons su les rendre hargneux, grincheux, casseurs, ennuyeux et inutiles à eux-mêmes, à leur pays.

Il est temps d'y songer, il est temps de modifier notre manière d'agir. A la louange exagérée, nous devons désormais opposer la saine critique, signaler et développer les jeunes talents, en écartant les frêlons qui accaparent le miel des abeilles les plus laborieuses.

Mais voilà que je tombe dans le diptychisme, au lieu de dire simplement que l'on compte, dans notre jeune société, beaucoup trop de vilains jaloux, impuissants à produire, après à critiquer sans raison ni justice,

... de ces jaloux affreux,
Habiles à se rendre inquiets, malheureux.

Il est temps de clore cette chronique dont Charles Gounod m'a fourni l'idée que je n'ai pas le temps de développer, idée qui, certainement, le frapperait lui-même, si quelque heureux hasard l'amenait passer un mois en Canada.

E. BLAIN DE SAINT-AUBIN.

DE MONTRÉAL A LOURDES

(Suite)

VI

Le voyage de Montréal à New-York se fait rapidement. L'on part à 3½ heures du soir, et le lendemain, aux premiers rayons du jour, on entre dans la banlieue de New-York. Lorsqu'on songe à tous les accidents qui peuvent accompagner ces locomotions accélérées, l'on a bien à remercier le Seigneur lorsqu'on se trouve sain et sauf le matin dans un chemin de fer. L'on peut reconnaître que nos saints anges ont déjà manifesté leur présence.

Après ces premiers devoirs de la reconnaissance, l'on aime à voir ces contrées nouvelles qui défilent si rapidement sous nos regards. Des collines, des prairies, des bouquets d'arbres, quelques jolis cottages, et puis ensuite le chemin s'enfonce dans une énorme tranchée bordée de chaque côté d'assises de pierre tantôt assez resserrées et tantôt s'élargissant et s'élevant au loin à plusieurs étages. Ici, le génie industriel de la grande cité se manifeste dans toute sa puissance.

On a uni et taillé avec grand soin toutes ces parois de pierres, et on les a revêtues d'immenses décorations, exécutées comme des tableaux, et qui représentent les annonces en grand des maisons de commerce de New-York. Il y en a de toutes les dimensions et de toutes les nuances, bleues, rouges, jaunes, blanches, avec encadrements et lettres de la plus grande variété. Lettres claires sur champ foncé, ou lettres sombres sur champ clair. On voit toutes les variétés de jaune, de brun, de bleu, de rouge, et ainsi du reste. C'est un éblouissement général qui passe comme un éclair à cause de la rapidité du wagon, et aux rayons perçants du soleil levant ; toutes ces annonces vous adressent les invitations les plus pressantes.

"Allez à tel endroit, telle rue, tel numéro, et ne tardez pas, c'est par là qu'il faut commencer ; ne confondez pas avec l'établissement voisin, c'est chez Jackson, chez Jackson ; n'oubliez pas qu'il y a trois mille Jackson dans New-York. N'allez pas vous tromper, ceci aurait des suites à jamais regrettables."

Les mots les plus forts sont fréquemment employés. "Attention ! Attention ! Merveille ! Prodige !" ensuite les insinuations les plus engageantes : "Grande faillite ! Banqueroute complète de marmites, 1ère qualité !" Il est des mots dont on abuse : Merveilleux ! étonnant ! sérieux ! Ainsi l'on voit : "Parapluie sérieux ! Pomme merveilleuse ! Chapeau étonnant ! Eventail de l'avenir !"

Cet aspect paraît d'abord assez original, et puis on se prend à regretter les beautés que ces coteaux avaient dans leur état naturel. Après ce curieux panorama les premiers édifices commencent, et l'on voit défilé tout ce qui peut annoncer l'approche d'une grande ville de commerce, d'industrie, qui est en même temps un port de mer considérable.

Des usines, des ateliers, des entrepôts, des docks, des gares, et ensuite ces immenses dépôts de chemins de fer qui paraissent interminables dans tous les sens.

On arrive enfin à New-York ; on peut aussitôt aller entendre la messe à la magnifique cathédrale, qui n'est pas très éloignée ; comme nous nous adressons à ceux qui font ce voyage en esprit de pèlerinage, et qui peuvent tenir à connaître ce qui intéresse surtout la piété, nous devons bien recommander, si l'on a au moins un jour à passer à New-York, de visiter les établissements religieux, les églises et les couvents, qui témoignent hautement du zèle des catholiques dans cette grande métropole de l'industrie moderne.

Il y a 500,000 catholiques dans la ville, desservis par plus de 50 églises et près de 400 prêtres. Ce que l'on regarde comme ses faubourgs, Brooklyn, New-Jersey, etc., forment des diocèses et contiennent autant de catholiques.

La cathédrale, fruit de la libéralité des fidèles, est très importante. Elle est toute en marbre blanc à l'intérieur comme à l'extérieur. Elle a 350 pieds de longueur sur 150 pieds de largeur au transept, sa hauteur dans la nef du milieu est de 108 pieds. Ses tours auront 300 pieds de hauteur. La nef est une merveille de grandeur, d'élégance et de richesse, elle a 56 pieds de largeur, 300 pieds de longueur, 108 de hauteur et elle est éclairée principalement par trente fenêtres énormes de 30 pieds d'élévation et de 15 pieds de largeur, qui ne sont séparées que par l'épaisseur d'un seul pilier. C'est comme une immense suite de tableaux aux couleurs les plus douces et les plus riches qui fait tout le tour de l'église au sommet, et qui fait resplendir admirablement les voûtes d'une lueur pure, calme et religieuse. Les orgues sont énormes. L'autel en marbre d'Italie, en bronze doré et orné de mosaïques sur fond d'or, s'élève à 30 pieds de hauteur et est de l'effet le plus merveilleux ; il a coûté 100,000 piastres.

Le jour, les vitraux offrent à l'intérieur un magnifique spectacle, mais ce n'est pas tout leur effet ; le soir, lorsque l'église est illuminée pour les solennités, l'on voit du dehors cette masse imposante de la basilique surmontée d'une magnifique couronne de vitraux colorés, éclatants dans toute l'étendue de l'église.

Ceci est d'un effet qui, nous le croyons, est unique dans son genre.

On peut visiter encore plusieurs églises. Enfin les établissements d'éducation, d'instruction, d'assistance et de charité sont déjà mis sur le plus grand pied, et en cela on peut admirer comme en si peu de temps on a presque égalé ce que l'on a établi avec des siècles d'efforts dans tous les grands centres catholiques.

* *

Il y a donc un nombre considérable de sanctuaires pour cette immense congrégation catholique qui atteint près de la moitié de la population de cette grande ville. De plus, parmi ces églises, il en est plusieurs administrées par des prêtres étrangers, allemands, italiens, français, qui répondent au besoin des différentes nationalités affluant chaque année par torrents de tous les pays de l'Europe. Elles trouvent dans ces églises et dans les couvents qui y sont annexés tous les secours que le courageux émigrant peut désirer pour ses intérêts spirituels et temporels.

On ne peut trop louer le zèle et la sagesse des autorités à cet égard, elles ont su pourvoir à ces nécessités en fournissant la création d'établissements religieux et charitables, nombreux et largement dotés par le dévouement des fidèles.

Si dès le commencement New-York avait eu, à proportion, les mêmes ressources, que de familles nouvellement arrivées auraient pu conserver le trésor de leur foi, de leurs bons principes ! Quelle augmentation encore plus rapide de la population catholique ! Il semble que c'est ce que l'on peut espérer maintenant avec les nouvelles ressources, pour la gloire et le bonheur de cet immense pays appelé à de si grandes destinées.

Outre la cathédrale, plusieurs églises méritent d'être visitées : l'ancienne cathédrale St-Patrick, en Mulberry street ; l'église des P.P. Jésuites, entre la cinquième et sixième avenue ; l'église française entre la sixième et la septième avenue ; l'église des Rédemptoristes, à la troisième rue, à l'est ; l'église des Paulistes, à la soixantième rue.

Ces églises sont bien ornées, il y a de beaux tableaux et des objets d'art de prix ; d'année en année elles augmentent leurs richesses.

Il ne faut pas beaucoup de temps de parcours dans les rues principales pour se faire une idée de l'activité de la ville et du mouvement extraordinaire de cette grande population industrielle.

Sur les trottoirs, on voit continuellement une foule en marche, serrée comme dans un jour de réjouissance publique. Et cela, sans clameur et sans arrêt, tous allant avec la plus grande rapidité et ne se détournant que pour profiter de quelqu'éclaircie et arriver plus vite au but. En même temps, au milieu de la rue une agglomération étonnante de voitures, d'omnibus, de charrettes et de cabes allant en différents sens, s'embrouillant, s'accrochant, puis se débrouillant et se décrochant sans discussions, sans réclamations, avec un sang-froid

et un calme imperturbables, comme dans une cérémonie où les différents exercices sont prévus et déterminés d'avance.

Une fois que l'on est entraîné par le courant, il faut une certaine habileté pour s'arrêter ou pour se diriger dans les rues latérales ; enfin, si l'on veut traverser la rue, il faut prendre son temps, car c'est difficile et parfois dangereux.

A certains moments, comme vers midi ou vers six heures p. m., la foule est beaucoup plus considérable. C'est la sortie des ateliers.

Enfin, il faut ajouter que tout ce bouleversement est accompagné du bruit continu des chemins de fer aériens ; les trains sont annoncés de loin par une cloche énorme, la locomotive jette des cris effrayants en roulant au-dessus de la rue, et à peine est-elle passée qu'on entend la cloche d'appel d'un nouveau train en marche ou de deux autres trains qui arrivent pour se croiser.

C'est assourdissant, et l'on est bientôt à se demander combien il faut passer de temps dans un tel centre pour s'y habituer, et ensuite quand on y est habitué combien faut-il de temps encore pour en être fatigué et excédé.

L'homme est-il donc fait pour une pareille agitation, et qu'est-ce que la vie au prix d'un pareil bouleversement ? Mais nous n'avons pas à choisir notre destinée, partout on peut y répondre lorsqu'on veut être fidèle à l'appel de Dieu, et il faut que l'on sache qu'en cette grande ville, au milieu d'un tel mouvement et avec une si grande ardeur des intérêts matériels, il y a comme à Paris et à Londres, et dans d'autres centres de l'industrie, il y a bien des âmes encore qui n'ont pas fléchi devant Baal, et, comme nous disait un saint prêtre, il y a des quantités d'ouvriers et des quantités de mères de famille, au milieu de cette grande ville, qui ne perdent jamais la présence de Dieu.

* *

Ensuite il faut songer au départ, et bien s'assurer de l'heure. Il est utile d'arriver avant, pour s'emparer de sa cabine et veiller à ce qu'il ne se commette nulle erreur.

En partant le mercredi on peut être en vue des côtes de France le jeudi de la semaine suivante ; il y a eu des traversées encore plus rapides. La journée sur les bâtiments peut être employée par des exercices de piété, des lectures et enfin l'on doit faire force promenades sur le pont, en plein air, c'est le meilleur préservatif contre le mal de mer, et d'ailleurs il faut bien craindre de se tenir longtemps renfermé dans les chambres, il n'en faut pas davantage pour se rendre malade.

Le départ de New-York est très intéressant. La rade est immense en largeur et en longueur, c'est un vaste bassin qui donne sortie sur la mer par une passe assez étroite. Tout le contour de cette énorme enceinte est d'un bel aspect composé de collines gracieuses, couvertes d'arbres qui s'en viennent en pente douce refléter leur feuillage dans le miroir de la mer. Enfin au milieu de ces bosquets qui sont échelonnés le long du rivage on voit des quantités innombrables de jolies demeures, quelques-unes très riches : ce sont les maisons de campagne des principaux citoyens de New-York qui commercent avec les régions les plus éloignées et qui tiennent à donner à leurs demeures le cachet de ces pays lointains qu'ils ont visités et exploités. L'on y admire un luxe, une variété et une originalité dont rien ne peut donner l'idée : l'on voit un grand nombre de temples grecs ; des villas romaines, des maisons égyptiennes, indiennes, mexicaines, chinoises en quantité ; mais généralement ce sont les castels gothiques qui dominent et qui sont exécutés dans les formes les plus diverses. Il y a le donjon, la forteresse, le château de plaisance, le burg du Rhin, la citadelle du Rhône, puis d'autres variétés plus gracieuses, les châteaux de la Loire, les palais Elizabeth, les chalets suisses, les cottages anglais.

Mais nous voici dans la passe, nous allons contempler maintenant bien d'autres merveilles dans le grand Océan.

UN PÉLERIN.

(A suivre.)

Nous venons de recevoir la dernière livraison de l'Album Musical. Ce numéro contient de fort jolies choses en fait de musique. Nous citerons entr'autres les deux romances que madame Albani a chantées à ses concerts avec tant de succès : "Souvenirs du jeune âge," du "Pré aux Clercs" et "Nuit d'étoiles," de Widor, la ronde du premier acte du dernier opéra de Lecocq, "Le cœur et la main," un magnifique morceau d'orgue de "Lemmens" et une romance sans paroles de Mendelssohn.

La partie littéraire est aussi très intéressante. On y remarque une très bonne appréciation de l'Albani, un article de St-Saëns sur l'orgue, et une lettre parisienne. Nos remerciements à qui de droit.

On peut se procurer ce numéro de l'Album chez les éditeurs, 8, rue Ste-Thérèse, Montréal. Prix : 25 cents.



LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite)

XI

ÉTAT DU GLOBE D'URANUS. FROID ET TÉNÉBRES. SAISONS IMAGINAIRES. UN MONDE A L'ENVERS DES AUTRES

La lumière et la chaleur solaires, déjà si faibles en Saturne, ne sont plus en Uranus que $\frac{1}{68}$ de ce qu'elles sont sur la Terre. Aussi est-il ridicule, en parlant d'Uranus, de mentionner des saisons et même des jours, bien que les calculs nous démontrent qu'en plein midi, cette planète est éclairée comme le serait la Terre par 1584 pleines lunes.

Quant à la chaleur solaire, elle n'empêcherait certainement pas ce globe entier de n'être qu'un dur rocher de glace, même dans les régions les plus exposées au soleil, s'il y avait jamais eu la quelques liquides accessibles au froid. Et dans de telles conditions, quel est l'homme raisonnable qui penserait à introduire en Uranus des étés ou des printemps, des zones torrides ou tempérées, quand même il ne voudrait pas croire à l'état nébuleux de cette planète !

Que si, faisant abstraction du fait, nous demandions à l'imagination ce qui adviendrait dans le cas où Uranus recevrait du Soleil autant de chaleur que nous en recevons nous-mêmes, nous aurions à nous représenter ses saisons comme tout à fait différentes des nôtres. Et d'abord, elles seraient incomparablement plus longues ; car, une année uranienne équivalant à 84 années terrestres, chaque saison serait de 21 ans bien comptés. Pensez-y ; 21 ans de printemps pourraient sans doute passer, mais 21 ans d'un été tropical ! et qui pis est, 21 ans d'un hiver polaire ! Outre cette longue durée, les saisons en Uranus auraient encore un caractère tout différent des saisons sur la Terre, par suite de la très forte inclinaison de l'axe de rotation de cette planète sur le plan de son orbite. En Jupiter, comme nous l'avons vu, cette inclinaison est presque nulle. Ce globe immense s'avance dans son orbite, non pas obliquement, comme les autres, mais presque droit, et ayant toujours le Soleil dans le plan de son équateur. Il s'ensuit que chaque latitude jouit toute l'année du même sourire du Soleil, et partant d'une température uniforme, sans saisons possibles. La Terre au contraire, avec son inclinaison de 23° 27', amène l'une après l'autre dans le plan de son orbite et sous les rayons perpendiculaires du Soleil, toutes les régions dites tropicales, à 23° 27' en deçà et au delà de l'Équateur. Ainsi se fait-il que, dans les deux hémisphères, toutes les régions, même celles qui s'étendent des tropiques aux pôles, ont, à différentes époques, une température autre que ne le comporteraient leurs latitudes.

Or, nous le demandons, que seraient ces variations si l'axe terrestre était incliné non plus de 23° 27' mais bien de 76°, c'est-à-dire trois fois plus qu'il ne l'est, et même davantage ?

C'est en effet avec cette inclinaison que notre Uranus parcourt son orbite. Son axe est presque couché sur elle comme pour frapper avec l'un des pôles, si quelque obstacle venait à se rencontrer sur son chemin. Par suite de là, les régions tropicales s'étendent en Uranus jusqu'au 73^{ème} degré vers les deux pôles. Si notre globe était dans de pareilles conditions, tous les pays les plus septentrionaux de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, même la Nouvelle Sibérie, le Groënland et les rives incertaines de l'océan antarctique deviendraient tout à coup des régions tropicales, verraient, pendant l'été, le soleil plomber sur la tête de leurs habitants et fondre, par ses rayons de feu, les glaces accumulées durant l'hiver sur leur surface. Les glaces en effet ne manqueraient pas de se former près d'un pôle, même elles s'étendraient sur des régions aujourd'hui tempérées, lorsque le Soleil se serait retiré pour éclairer et réchauffer par sa présence le pôle et l'hémisphère opposés et aurait ainsi laissé ces régions dans l'obscurité et le froid. Que si la lumière et la chaleur du Soleil étaient en Uranus ce qu'elles sont sur la Terre, étant donnée la longueur de son année et de ses saisons (plus de 20 ans chacune), quelles ne seraient pas les horreurs de la chaleur et du froid auxquelles seraient soumises les zones de cette planète, tour à tour torrides et glaciales, sans jamais pouvoir être dites tempérées !

Mais nous errons et nous n'explorons plus, quand nous suivons ainsi les rêves de notre imagination. Observons plutôt les merveilles nombreuses et variées que l'art divin a semées dans le monde d'Uranus.

En regardant Uranus d'une station plus rapprochée de lui que la Terre, nos compagnons de voyage y remarqueraient bientôt, sans l'aide d'un télescope, non pas une, mais deux et même trois singularités qui les induiraient à regarder ce monde, et il l'est en effet, comme construit à l'envers des autres. D'abord, ils verraient, ce qu'ils n'ont jamais vu à l'œil nu de notre planète, qu'à une distance variant entre 196 et 600 mille kilomètres, il y a quatre lunes ou satellites qui accomplissent, les unes en 49 heures, les autres en 13 jours, leurs révolutions mensuelles autour de ce globe. Pour qui vient de Saturne et y a observé un tout autre

éclat d'ornements et un tout autre luxe de courtisans, ni leur présence, ni leurs noms étranges d'Ariel, Umbriel, Titanie et Oberon, ne seront choses bien remarquables. Mais ce qui ne manquerait pas de frapper un observateur à l'œil exercé et à l'esprit inquisitif, c'est la marche de ces satellites uraniens, toute différente de celle fournie par leurs voisins en Saturne.

En premier lieu, il ne verrait pas sans étonnement ces lunes tourner sur un plan presque vertical à celui de l'orbite, tandis que tous les autres (ceux que nous avons vu en Saturne et en Jupiter, et notre Lune elle-même) font leur révolution autour de leur globe sinon parallèlement à son orbite, du moins en formant avec elle un angle presque imperceptible. Par conséquent, si un observateur se plaçait sur un point de l'orbite terrestre et s'il regardait notre planète quand elle s'avance du fond de l'horizon, il remarquerait à peine que la Lune décrit une ellipse autour de la Terre. Cette ellipse vue de fil lui apparaîtrait comme un mouvement rectiligne d'abord de droite à gauche et ensuite de gauche à droite. Il en serait de même de toutes les autres planètes.

Le cas est tout différent pour Uranus. Placés de la même manière pour l'attendre dans sa carrière, comme nous verrions ce colosse s'avancer vers nous la tête en bas avec un de ses pôles en avant, de même aussi nous verrions ses satellites décrire sans cesse autour de lui des cercles se déroulant en spirales et qui nous apparaîtraient dans toute leur étendue. Spectacle certes bien capable d'exciter en nous la terreur et l'admiration !

Pour que nos vaillants explorateurs pussent remarquer cette singularité d'un monde qui marche, d'après nous, en désordre, il suffirait que leur guide les plaçât, comme c'est d'ailleurs son devoir, au point précis où cette perspective leur fût donnée. Il pourrait d'ailleurs se dispenser d'expliquer cette apparente bizarrerie d'Uranus, car chacun voit facilement qu'elle se lie intimement avec l'inclinaison extraordinaire de cette planète sur son orbite. Comme tous les autres, les satellites uraniens tournent autour de leur planète à peu près dans le plan de son équateur. Puis donc que le cercle équatorial d'Uranus se meut presque verticalement par rapport à son orbite, il est évident que ses satellites doivent, eux aussi, former sur l'orbite des plans presque verticaux.

Reste une dernière singularité de ce monde renversé, et elle ne saurait échapper aux regards de tant d'observateurs attentifs. C'est elle surtout qui nous montrera combien ce monde est fait à l'envers des autres. Pendant que tous les autres satellites, la Lune par exemple, font leurs révolutions autour de leurs planètes du couchant au levant et se conforment au mouvement diurne de l'astre principal, les satellites d'Uranus tournent, au contraire, du levant au couchant. On en conclut, dans l'impossibilité où l'on est, par suite de l'éloignement de cette planète, de l'observer directement, que le mouvement diurne d'Uranus suit la même direction.

À quelle cause peuvent s'attribuer ces singularités qui font d'Uranus un monde si différent des autres ? Les physiiciens démontrent par l'expérience, en faisant tourner sur elle-même une goutte d'huile, que la marche des autres planètes s'explique parfaitement par l'hypothèse d'une nébuleuse primitive, qui se serait mue sur elle-même et de laquelle tous ces corps se seraient détachés, pour former autant de globes animés d'un mouvement semblable. S'il en est ainsi, il nous faut supposer que cette formation s'est faite au commencement d'une manière très orageuse, puisque les deux planètes les plus éloignées, Uranus et Neptune, ont été si violemment disloquées. Mais comment pourrions-nous retracer clairement les bourrasques de cet océan sans limites, nous, qui ne pouvons même pas suivre les tournants d'un tout petit ruisseau ?

GIULIO.

A PROPOS DE LOUIS VEUILLOT

Bien que Louis Veillot, depuis longtemps déjà, se fût retiré du journalisme militant, il est visible, à lire certains journaux — la *République française*, entre autres — que cette mort les délivre d'un redoutable adversaire.

Nous ne relèverons pas les appréciations intéressées portées sur l'homme politique, mais il convient de constater qu'il n'y a qu'une voix sur le talent de l'écrivain. Malgré force réserves et tout en affectant de faire bon marché de l'œuvre de ce forgeron du style, la *République française* lâche cet aveu :

M. Louis Veillot a été un lutteur hors de pair, avec des dons précieux ; et cet improvisateur quotidien livrait souvent à sa feuille des pages admirables dont plus d'une mérite de rester.

L'aveu ne laissant pas d'être pénible, le journal opportuniste croit l'atténuer en ajoutant :

Il y a dix-huit volumes d'articles de M. Veillot réimprimés : qui les lit aujourd'hui ? On y trouve cependant des chefs-d'œuvre quand on va les y chercher. Mais, encore une fois, qui, dans la postérité, se donnera cette peine ?

En général, les chefs-d'œuvre sont assez rares en tout temps pour que la postérité se donne la peine d'aller les chercher où ils se trouvent.

La *République française* oublie, en outre, que le talent d'écrivain de Louis Veillot s'est imposé même à ses ennemis, à ce point de forcer Sainte-Beuve — peu prodigue de ce genre de faveurs — à lui consacrer trois chapitres élogieux de ses *Nouveaux Lundis*.

Sainte-Beuve n'était pas le seul qui rendit hommage à l'écrivain, tout en ne professant pas une seule des opinions de l'homme. Le *Paris* rappelle ce mot dit par M. de Rémusat père à l'auteur des *Lundis*.

Ce diable de Veillot a tant de talent, disait l'auteur d'*Abbeilard*, que, s'il se présentait à l'Académie, je n'aurais pas le courage de lui refuser ma voix !

Le *Paris*, qui s'occupe surtout de l'adversaire politique, s'avance peut-être imprudemment lorsqu'il écrit :

Tous ceux qui repoussent la foi aveugle viennent à la philosophie élémentaire.

On demande de quelle "philosophie élémentaire" veut parler le *Paris*. Si c'est de la philosophie de M. Jules Ferry, de M. Paul Bert, et autres persécuteurs systématiques de toute croyance qui n'est pas la leur, l'affirmation est hasardée. L'intolérance laïque finira, au contraire, par dégoûter même les philosophes.

* *

L'*Univers* consacre, à son rédacteur en chef disparu, une étude intime, sous la signature de M. Roussel. Nous en détachons ce souvenir ému.

À le contempler ainsi, ferme et doux dans la mort, ne dirait-on pas qu'il voyait dans l'avenir lorsque, traçant lui-même à l'avance une épitaphe pour son cercueil, il écrivait :

Placez à mon côté ma plume,
Sur mon cœur le Christ, mon orgueil.
Sans mes pieds mettez ce volume,
Et clouez en paix le cercueil.

Après la dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix,
Et si l'on me donne une pierre
Gravez dessus : *J'ai cru, je vois.*

Dites entre vous : " Il sommeille ;
Son dur labeur est achevé."
Ou plutôt dites : " Il s'éveille ;
Il voit ce qu'il a tant rêvé."

.....
J'espère en Jésus. Sur la terre,
Je n'ai pas rougi de sa foi.
Au dernier jour, devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.

Il est là, ce crucifix, entre ses mains qui le tiennent comme un gage d'immortelle espérance ! Elle est là aussi cette plume brisée jadis pour un temps par l'injustice d'un pouvoir dont elle inquiétait les desseins pervers, brisée définitivement aujourd'hui par celui qui, l'ayant mise aux mains de ce fier soldat, ne la reprend que pour inscrire lui-même ses œuvres au Livre de vie.

Nous reproduisons également les deux dépêches ci-après. La première, adressée au Vatican par la famille de M. Veillot, le dimanche matin, ainsi conçue :

A Son Eminence le cardinal Jacobini, au Vatican, Rome.

La famille de Louis Veillot et la rédaction de l'*Univers*, humblement prosternés, sollicitent du Saint-Père sa bénédiction pour Louis Veillot mourant.

EUGÈNE VEUILLOT.

Dans l'après-midi, M. Eugène Veillot recevait la réponse suivante.

A M. Eugène Veillot, Paris.

Rome, 7 avril.

Le Saint-Père, douloureusement affecté de la grave maladie de M. Louis Veillot, lui donne de tout cœur la bénédiction *in articulo mortis*.

Le jugement porté sur Louis Veillot par M. Paul de Cassagnac, dans le *Pays*, tient en deux lignes :

La France perd son plus grand écrivain, l'Église son plus vaillant soutien, le journalisme son maître.

L'UNION SAINT-JOSEPH

Le public de Montréal apprendra sans doute avec plaisir que l'Union Saint-Joseph a nolisé le magnifique vapeur le *Canada*, pour une excursion à Québec, à l'occasion de la fête de la Confédération.

Le départ aura lieu samedi, le 30 juin, à 7½ heures p. m., et le retour de Québec, lundi, le 2 juillet au matin, afin que les excursionnistes puissent jouir du magnifique panorama du fleuve Saint-Laurent, de Québec à Montréal.

Que les amis bienfaiteurs de l'Union Saint-Joseph se le disent ; les excursionnistes seront strictement choisis, tant sous le rapport de la respectabilité que sous celui de la sobriété. Les organisateurs verront, de plus, à ce que tout le confort désirable soit donné aux excursionnistes.

Il y aura un corps de musique et un orchestre à bord du vapeur.

Les autres détails seront donnés plus tard.

LE CENTENAIRE DE RAPHAËL À ROME

(Voir gravures)

Le 28 mars dernier a été célébré à Rome, en grande pompe, le quatrième centenaire de Raphaël.

Le cortège est parti, dès le matin, du capitole pour se rendre au Panthéon, où se trouve le tombeau de Raphaël.

Le cortège était composé des représentants des municipalités de Rome, d'Italie et de l'étranger, parmi lesquels on remarquait l'Académie de France.

Le ministre Baccelli a reçu les députations du Panthéon, et chacun a déposé des couronnes sur la modeste tombe du grand génie italien.

Vers deux heures, la cérémonie de la commémoration s'est continuée au Capitole, dans la salle des Horaces et des Curiaces, en présence du roi Humbert et de la reine Marguerite et de plusieurs membres du corps diplomatique.

Le secrétaire de l'Académie de Saint-Luc, M. Guirino Leoni, a lu ensuite un panégyrique de Raphaël.

Le soir, la fête s'est achevée par l'illumination d'une partie du *Rione* de Transtévère, près de la maison où, d'après la tradition, habitait la Fornarina.

À Urbino, ville natale de Raphaël, la fête de la commémoration, célébrée dans le Palais ducal, a été également fort imposante. Quatre mille personnes environ y assistaient.

L'œuvre de Raphaël est si connue que nous n'avons pas cru devoir emprunter à tous les ouvrages spéciaux, qui en ont donné des reproductions, des spécimens aujourd'hui très répandus. Nous nous bornerons donc, à l'occasion de ce quatrième centenaire, à montrer deux peintures seulement du grand maître, devant lesquelles on s'arrête toujours avec admiration, la *Sainte-Cécile* et la *Fornarina* (la fille du boulanger). Si ces œuvres n'étaient pas de Raphaël, ce serait à coup sûr digne de lui.

LES SUPERSTITIONS DE LA GRECE MODERNE

Les prêtres grecs ont pour habitude de visiter les demeures des habitants des villes afin de les bénir avec de l'eau de la nouvelle année. Cette cérémonie se fait le jour des Rois, et elle a un autre but, d'après la croyance des paysans, celui de chasser les Kalikantzari. Ces génies n'habitent pas pendant toute l'année avec les hommes; ils apparaissent à Noël et disparaissent le 6 de janvier. Mais, en revanche, ils mettent le temps à profit, et pas une minute ne se passe sans qu'ils tourmentent quelqu'un.

Ils préfèrent la soirée à tout autre temps; alors, ces drôles d'êtres entrent dans les maisons, surtout dans les moulins, par la cheminée, et ils en sortent au point du jour par le trou de la serrure.

Un de leurs jeux favoris est d'enlever le dîner tandis qu'il est sur le feu; mais les gens de la maison sont sur leurs gardes, et quand la vieille grand-mère (qui est assise au coin de la cheminée) s'aperçoit que la fumée s'épaisit autour du pot-au-feu, elle lève sa béquille et elle donne de grands coups dans l'air afin d'effrayer les Kalikantzari.

Quelquefois ces esprits, profitant des ténèbres, s'adonnent à leur goût pour la métamorphose, ils se changent en petits êtres presque imperceptibles, et ils vont et viennent dans les maisons. Le maître de céans sera assis, les bras croisés, prenant ses aises, et, tout à coup, il recevra un soufflet; il se retourne, mais il ne voit rien; puis il reçoit un soufflet sur l'autre joue, et il ne peut rien voir. Alors il change de place et ne s'en prend qu'aux Kalikantzari.

Leurs tours ne sont pas toujours inoffensifs, et on voit que des tentatives de nature à troubler la paix des ménages sont attribuées à ces infatigables petits sorciers. Ils ont le tempérament ainsi que les cornes et les pieds des chèvres (comme les Faunes et le dieu Pan)—et quand ils ne sont pas occupés à tourmenter les simples mortels, ils recherchent la société des Néréides et se joignent à leurs danses. Ce qui se raconte de ces réunions est un reste de souvenir des Satyres et des Nymphes. Ils recherchent aussi les femmes, et celles-ci prétendent qu'il est impossible de leur résister. Mais il est loin d'être certain que les Kalikantzari soient coupables de tous les crimes qui leur sont imputés, et les faiseurs de tours font bien de ne pas trop se fier à la crainte inspirée par ces superstitions. Il n'est pas rare de voir un sceptique rendre avec usure le soufflet qu'il a reçu dans les ténèbres, et chercher son assaillant ailleurs que parmi les Kalikantzari pour se venger de lui.

Les vrais croyants, cependant, ne manquent pas d'employer les mesures préventives consacrées par la tradition. Pour se garer de certains maléfices, il suffit de garder chez soi des coqs noirs, ou même si on n'en a pas, il suffit de crier de manière à être entendu de quelqu'un; les Kalikantzari se sauvent au plus vite.

Non seulement ces esprits hantent les maisons, mais on les rencontre aussi dans les campagnes et les grands chemins. C'est pour cette raison qu'ils sont nommés

dans "Cyprus" *Planitari*, ou vagabonds, et ils apparaissent sous les formes les plus étranges et les plus variées. Ils se cachent sous la forme d'un chien, d'un âne, surtout d'un cheval; quelquefois même ils se changent en pierre, et il leur est si facile de se métamorphoser, que M. Loukas, dans son ouvrage "Cyprus", que nous venons de citer, dit à ce propos: "Quand le voyageur fatigué s'assied sur un pierre, il la voit se changer en âne, puis l'âne se change en chameau, et le chameau en montagne, de sorte que le malheureux voyageur, subitement élevé jusqu'aux nuages, retombe bientôt presque évanoui sur la terre à la grande joie des Kalikantzari qui se sont ainsi joués de lui."

CHOSSES ET AUTRES

Le parlement fédéral sera probablement prorogé dans quelques jours.

La découverte de mines d'or dans le Nord-Ouest cause une grande excitation.

Le Dr B.-H. Leprohon, shérif du district de Joliette, est décédé le 24 avril dernier.

La santé de Sa Grandeur Mgr Taché laisse beaucoup à désirer depuis quelque temps.

Une commission d'enquête va rechercher les causes de l'incendie des édifices du parlement à Québec.

On dit que sir John A. Macdonald et sir Hector Langevin visiteront le Manitoba dans le cours de l'été.

Dans notre prochain numéro, nous publierons le portrait de Louis Veillot, que nous venons de recevoir de Paris.

Le couronnement du czar est définitivement fixé au 27 mai. Avis en a été donné officiellement au gouvernement anglais.

M. L. A. Sénécal a été élu directeur de la compagnie des tramways de Montréal, en remplacement de M. J. Crawford, démissionnaire.

Mgr Polo, évêque d'Ayacucho, au Pérou, vient d'être tué, comme Mgr Affre, au moment où il s'interposait, dans une sédition, pour arrêter l'effusion du sang.

Le vapeur *Circassian*, de la ligne Allan, qui est parti de Liverpool il y a 15 jours, avait à son bord 300 émigrants se rendant au Canada.

M. G. Couture prépare une magnifique soirée musicale pour le 8 courant. Les membres du chœur du Gesù et les demoiselles qui leur prêtent leur gracieux concours s'attendent à un auditoire nombreux.

Un des premiers actes du nouveau président de la compagnie du chemin de fer urbain sera de se dispenser du service des chevaux. Il se propose d'adopter l'électricité aux tramways comme force motrice.

L'hon. M. Chapleau, dont la santé est parfaitement rétablie, sera probablement de retour à Ottawa la semaine prochaine. Il a acheté la résidence qu'occupait l'hon. M. Mousseau, sur la rue Wilbrod.

Nous accusons réception du premier numéro de la deuxième série du *Farceur*, journal humoristique, publié à Montréal, par MM. Plinguet et Cie. Cette feuille paraît tous les samedis.

Hartmann, le fameux nihiliste, est rentré en Russie, et l'on rattache l'apparition de ce personnage aux complots nihilistes formés à l'occasion du couronnement du czar.

Nous accusons réception d'une petite brochure qui a pour titre: *Les Histoires de M. Sulte*.—*Protestations*, par J. C. Taché. Cette brochure se vend au profit des missions sauvages. Nos remerciements aux éditeurs, MM. Cadieux et Derome, libraires, de Montréal.

On nous apprend que le cercle Jacques-Cartier se propose de donner, le 30 courant, une grande soirée dramatique au bénéfice de la souscription publique en faveur de madame de Lorimier. Le cercle jouera en cette circonstance le drame "La prière des naufragés."

M. le Dr Montizambert, surintendant de la Quarantaine, à la Grosse-Île, a suggéré au gouvernement des mesures de précautions spéciales au sujet de la surveillance que l'on devra apporter à l'immigration qui sera très forte, paraît-il, cette année.

Le Révd P. Tailhan, qui a assisté Louis Veillot à ses derniers moments, a habité Québec pendant quelques années. Habile professeur de philosophie, il a fait des cours à l'Université-Laval. Les messieurs du

séminaire de Québec et les élèves de l'Université de l'époque en ont sans doute gardé le souvenir.

La compagnie d'Assurance Royale Canadienne vient d'augmenter l'importance de son département français par la nomination de M. J. E. Drolet, comme solliciteur pour la ville et le district de Montréal, en remplacement de M. Villeneuve, qui prend du service dans les comptoirs de la compagnie.

Attaché depuis bientôt dix ans à cette compagnie, M. Drolet a fait une étude approfondie de tout ce qui concerne les affaires d'assurances; et l'expérience qu'il a acquise, jointe à sa popularité, ne peut manquer de donner un nouvel élan de succès à la Royale Canadienne.

NOUVELLES DIVERSES

—Jules Sandeau, le célèbre romancier français, est décédé.

—On signale plusieurs cas de lèpre à New-York et on prétend que cette maladie fait des progrès.

—On assure que dans les dernières dix années au moins 43 milles personnes sont mortes des suites de l'intempérance.

—La semaine dernière, un incendie a détruit une fabrique de meubles, à Warza (Russie). Seize ouvriers ont péri dans les flammes.

—On dit que le czar a décidé de commuer les sentences de tous les nihilistes condamnés à mort et d'accorder le pardon de plusieurs autres.

—Mgr Fabre vient de décréter que l'église du Sacré-Cœur à Joliette sera un endroit pour les pèlerinages, avec indulgence de 40 jours pour les pèlerins.

—La législature du Massachusetts a refusé d'adopter un amendement à la constitution, permettant aux femmes d'être nommées juges de Paix.

—Plusieurs officiers et soldats, soupçonnés d'avoir participé dans le complot des nihilistes, se sont suicidés à St-Petersbourg.

—On dit que M. Gault, député de Montréal-Ouest, donnera sa démission de député au parlement fédéral et que son frère, M. A. F. Gault, sera le candidat conservateur.

—Mademoiselle Eléonore LeMoine, fille de M. Darby LeMoine, du département des terres de la couronne, a pris le voile blanc, chez les religieuses Ursulines de Québec.

—Les dernières nouvelles reçues des sections du Mississippi, visitées par le cyclone du mois dernier, constatent que 83 personnes ont été tuées et 300 blessées. Les dommages sont sans précédent.

—A une assemblée des directeurs de l'institut des beaux-arts qui a eu lieu il y a quelques jours, sous la présidence de l'honorable M. Taillon, il a été décidé de fermer l'école.

—La requête de M. Victor Hudon, demandant une exemption de taxes pour sa nouvelle manufacture de coton, a été accordée par le conseil municipal d'Hoche-laga.

—Un Français, se donnant le nom de Bosnys, vient d'être exécuté à Elizabethtown, pour le meurtre de sa troisième femme, Eliza Wells. Il a confessé avoir vécu au Canada et y avoir épousé une femme du nom d'Elisa Desmarais.

—Le fils de M. Benoît Gagné, âgé de 18 ans, et le fils de M. Prudent Gagné, âgé de 11 ans, tous deux de St-Thomas de Montmagny, ont péri dans les flammes, vendredi dernier, dans une cabane à sucre. Les cadavres sont presque méconnaissables.

—On annonce la mort d'un milicien de 1842. Le défunt se nommait Abraham Lebrét dit Saint-Amant, résidait à Saint-Roch des Aulnaies et était âgé de 92 ans et 7 mois. Son père est mort à 92 ans, sa mère à 98 et son grand-père à 102.

—L'Union typographique Jacques-Cartier, No 145, s'est réunie samedi soir, en assemblée mensuelle, à l'ancienne salle de l'Institut-Canadien.

Un grand nombre de membres étaient présents. Après les affaires de routine, on a procédé à l'élection des officiers pour l'année courante.

Les personnes dont les noms suivent ont été élus: M. A. Gravel, président; M. F.-A. Rodier, vice-président; M. Marcien Dubois, secrétaire-archiviste; M. Flavien Tourangeau, trésorier; M. P.-S. Daniel, secrétaire-financier; M. Tardif, secrétaire-correspondant. Comité exécutif: MM. L.-H. Houde, H. Cardinal, E. Thomas, F. Laberge.



LA MANTE RELIGIEUSE

Un jour, cet automne, en marchant
 Dans un chemin creux et penchant,
 Jo m'étais perdu, l'âme pleine
 D'ambition,
 D'illusion
 Mondaine.

Et dans les chaumes des épis,
 Sous son aile double je vis
 La mante de l'autre journée,
 Qui priaît Dieu,
 Vers le ciel bleu
 Tournée.

—Pieux insecte, Dieu, dit-on,
 Pour tes prières t'a fait don
 (Car elles n'ont ni fin ni pauses),
 De deviner
 Et d'enseigner
 Les choses.

Et si quelque enfant égaré,
 Dans les blés l'ayant rencontré,
 Te requit d'éclairer son doute,
 Toujours du bras
 Tu lui montras
 Sa route.

Dans nos plaisirs, dans nos chagrins,
 Je vois que, hors des bons chemins,
 L'autre enfant aussi, je dévie.
 Car, en croissant,
 L'homme se sent
 Imple!

Dans l'ivraie et dans le froment,
 Dans l'orgueil, dans l'abattement,
 Comme dans l'espérance verte,
 Pauvre de moi!
 Partout je voi
 Ma perte.

J'aime l'espace et vis lié ;
 Dans les ronces je vais nu-pié ;
 L'amour est Dieu, mais l'amour pêche ;
 Le rêve est haut ;
 L'acte bientôt
 L'ébrèche.

Trop tôt s'efface ce qu'on fait ;
 L'instinct brutal se satisfait,
 L'idéal fuit sans qu'on l'atteigne ;
 Né dans les pleurs
 Y saigne.

Le mal est laid et me sourit ;
 La chair est belle et se pourrit ;
 Je veux boire, et l'onde est mauvaise ;
 Toujours languir,
 Vivre ou mourir
 Me pèse.

Je suis las, j'ai fait... Fais-moi voir,
 Fais-moi luire, ô mante, un espoir
 Qui soit hors des prises du doute,
 Je ne sais quoi !...
 Indique-moi
 Ma route.

De l'insecte silencieux
 Je vois aussitôt vers les cieux
 Le maigre bras qui se déploie ;
 Mystérieux
 Et sérieux
 Il prie.

FRÉDÉRIC MISTRAL.

pour la Suisse, cette terre classique des rêveurs et des amants.

Mille compliments furent prodigués à la reine du jour. On l'appela avec affectation madame, et Amédée lui dit : Annonciade !

Quelques semaines avant il avait bien dit aussi : Marie ! mais avec quelle différence... elle le comprenait aujourd'hui.

Un vieux duc, le très vieux et très aimable duc de la Hourde, qui l'observait, crut remarquer sa jalousie, et s'approcha :

—Vous avez laissé prendre votre tour, belle reine ; il faut que les jeunes gens d'aujourd'hui soient grandement dégénérés, car je sais bien, moi, la regardant galamment, que j'aurais mieux choisi.

Une éclair de douleur passa dans l'œil de Marie.

—Je ne veux pas me marier, répondit-elle fièrement.

—Propos de fillette, reprit le duc de la Hourde dont le grand âge autorisait la liberté ; quand un jeune homme selon votre cœur se présentera...

Il s'arrêta en la voyant pâlir, pâlir affreusement.

Selon son cœur... Il ne s'en présenterait jamais... Il y en avait un... un seul... et il était perdu, plus que mort.

Chose étrange ! le vieillard comprit. Il sentit qu'il venait de mettre la main sur une plaie vive, fraîche, saignante, et, avec un peu d'attention, suivant un regard perdu, un plissement des lèvres, une crispation des mains jointes, il devina quel était le genre de la plaie. Changeant alors de ton et de rôle, il dit avec une grande douceur et des inflexions paternelles dans la voix :

—Mon enfant, le bonheur de la femme est dans le dévouement ; vous avez choisi la meilleure part ; votre mère est veuve, votre frère malade, soyez l'ange de tous deux ; la tâche n'est pas rude quand on se dit que chaque parole de notre cœur, chaque tendre regard est comme une fleur semée sur les pas de ceux qu'on aime.

Elle l'écoutait avec résignation, avec calme. Il avait détourné sa pensée des douleurs égoïstes qui engendrent le mal et lui montrait dans la famille l'action souveraine de la charité, seule capable de guérir le cœur en lui donnant un aliment presque divin.

Il lui prit la main et parla longtemps avec cette éloquence des vieillards qui tombe sur le cœur comme une caresse. Il disait :

—Moi-même j'aime à vous voir quand je viens ici, chère enfant ; j'aime à prendre votre bras pour la promenade, à vous trouver le soir pour faire le cent de piquet ; un mari m'aurait enlevé tous ces petits privilèges. Je prends de l'âge, Marie, vous serez une joie pour ma vieillesse, vous me consolerez de la fille que j'ai perdue...

Il se détournait pour s'essuyer les yeux.

Elle se taisait ; mais je crois bien qu'elle lui parlait avec son cœur.

Il reprit :

—Il y a dans le monde de bonnes créatures comme vous, que Dieu n'appelle pas aux joies troublées du mariage, et qui restent toute leur vie les bons anges du foyer paternel ; elles sont les filles de ceux qui n'en ont pas, et les mères des petits orphelins au berceau ; les malades les connaissent, les pauvres les bénissent... Ma chère Marie, au ciel on sait leur nom.

—Oh ! merci, dit-elle avec une voix suave et mélodieuse comme un chant, car, en vérité, il l'avait consolée.

Un déjeuner servi aux intimes suivit le brouhaha de la première réception ; puis chacun devint libre de son temps jusqu'au dîner, qui devait être nombreux en convives, et snivi d'une fête champêtre donnée aux gens du hameau.

Annonciade profita de ces quelques heures de répit pour faire ses préparatifs de voyage, et Marie-Sophie descendit à la serre chercher la solitude et le repos. Monsieur l'abbé X***, qui épiait l'occasion de l'entretenir, ayant observé la direction qu'elle prenait, ne tarda pas à la rejoindre. Il la trouva abîmée dans ses réflexions.

Effectivement ce lieu choisi imprudemment par son cœur malade lui retraçait d'une manière si sensible la perte de ses espérances et la fatale découverte du secret qui les détruisait sans retour, qu'elle n'y venait jamais sans nouveaux combats. Il faut dire, pour sa justification, que le besoin d'isolement était la principale cause de la présence de Marie-Sophie en ce lieu ; les promeneurs y pénétraient rarement.

L'abbé X*** ne savait comment attirer son attention. Elle tenait la tête baissée, et paraissait complètement étrangère aux bruits de la vie extérieure. Le prêtre connaissait le danger de ce tête-à-tête avec la passion, il s'avança donc résolument, et dit : « Marie ! » avec une douceur affectueuse qui devait aller au cœur de la pauvre affligée.

Elle le regarda avec des yeux navrés, elle pensait bien, elle devinait bien à l'inflexion de sa voix qu'il savait tout.

Il prit un siège auprès d'elle, comme pour la préparer à un long entretien, lui faire bien comprendre qu'il ne venait point échanger des banalités ou lui adresser des misérables reproches, mais voir à fond sa chère âme comme Dieu la verrait un jour sans voile et sans réticence. Le temps était si beau que toutes les vitrines ouvertes laissaient entrer, tamisées par le feuillage, les plus tièdes rayons du soleil ; les ombrages du jardin se mêlant au dôme de verdure que projetait au-dessus de leur tête la riche, je pourrais dire la luxuriante végétation des plantes de tropiques que renfermait la serre, semblaient les isoler de la terre entière.

Et cependant ils ne furent pas longtemps seuls ; un quart d'heure à peine s'écoula qu'Annonciade ayant promptement fini de jeter quelques robes, chapeaux et cachemires dans une caisse, vint de son petit pas léger, semblable à un gracieux oiseau qui voltige sur des fleurs, pour rejoindre sa sœur, la croyant seule.

En entendant une voix étrangère, elle s'arrêta confuse, et la Providence lui donna sa part de l'épreuve cruelle dont elle avait déjà frappé Marie-Sophie.

Le prêtre disait :

—Vous êtes malheureuse, Marie, vous avez ouvert votre cœur à une affection de la terre, et la blessure que vous avez reçue saigne dans ce moment bien cruellement.

—Elle saignera toujours, répondit Marie-Sophie avec amertume.

—Chère enfant, où est votre confiance en Dieu ? dit le prêtre avec attendrissement.

—Il a été sans pitié pour moi, répondit Marie-Sophie le cœur et les yeux secs.

—Non, ma fille, Dieu n'est pas sans pitié ; ses actes sont toujours dirigés dans un but de miséricorde, lors même qu'avec nos vues bornées nous sommes incapables de percevoir les causes qui le font agir.

Marie-Sophie était encore trop près de la révolte pour écou-

ter efficacement le langage de la raison ; elle disait des mots amers qui ne répondaient à rien et se liaient seulement dans sa pensée à sa terrible préoccupation. Ils éclairaient le prêtre s'il n'était pas venu trop tard.

—J'ai servi Dieu avec ferveur, avec amour, murmurait Marie... A quoi bon?... Il n'y a que le vice qui prospère en ce monde.

Le prêtre l'interrompit sévèrement :

—Prenez garde, ma fille, un mot de plus serait un blasphème.

Et la voyant pâle et brisée par la lutte, il reprit d'un ton paternel :

—Revenez à des sentiments plus doux, pauvre enfant ; n'écoutez pas la passion irritée ; ouvrez-moi simplement votre cœur, cela vous fera du bien, et peut-être pourrai-je vous en faire à mon tour ?

—Vous ouvrir mon cœur !... s'écria Marie-Sophie exaltée. Vous n'y verrez qu'un nom, vous n'y entendrez qu'un cri : Amédée ! Celui qui est devenu mon frère et dont Annonciade m'a volé l'affection !

—Silence !... dit le prêtre effrayé : Malheureuse enfant, si quel qu'un vous entendait...

Oui, quel qu'un avait entendu. La pauvre femme si malencontreusement arrêtée à la porte de la serre reçut ce coup affreux mais ne poussa pas un cri. Elle leva vers Dieu ses yeux qui semblaient en même temps pleurer et prier, et se traînant comme un blanc fantôme le long des arbres verts, elle gagna le petit oratoire où, chaque jour, elle venait bénir et remercier Dieu.

Dans la serre le prêtre avait repris la parole :

—Vous avez eu une éducation chrétienne, Marie, elle doit être votre appui aujourd'hui. D'ailleurs, ma chère enfant, le degré de parenté qui vous lie à M. Amédée, exige impérieusement que vous brisiez les sentiments que vous avez nourris à son égard, et que vous perdiez la mémoire d'un passé désastreux.

—Si vous saviez... comme la plaie est profonde ! dit Marie-Sophie un peu plus calme.

Le prêtre attendait.

Ah ! pauvre femme ! on le voyait bien sur son visage ; toutes les douleurs y avaient creusé leur passage.

Il se faisait dans l'âme de Marie-Sophie un violent combat. La contrainte dans laquelle elle avait tenu ses sentiments de puis quelques semaines, demandait à faire explosion. Elle sentait le besoin de dire les déchirements de son cœur, puis elle était retenue par cette crainte de la douleur qui rougit de mettre ses plaies à nu.

—Parlez, dit le prêtre, vous êtes avec un véritable ami, un père.

Elle succomba au besoin d'être plainte et consolée.

—Si je ne vous ouvre pas mon cœur, ce n'est pas la crainte qui me retient, répondit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait d'affermir. Il me semble seulement que si je touche au mal que je ressens, la douleur va être si aiguë que je vais me mettre à pousser des cris sauvages. Voilà trois semaines que je travaille à paraître calme, pendant qu'intérieurement je n'ai pas un seul instant cessé de gémir et de crier. Depuis un an, tout ce que j'avais au cœur de jeune et de vivant s'était tourné vers Amédée. Aucun remords, aucune anxiété n'a troublé cette affection. Je la sentais sainte, légitime et autorisée par ma mère...

Elle se cacha la figure.

—Pauvre enfant ! murmura le prêtre, pauvre enfant !

Elle reprit la parole avec une précipitation nerveuse :

—J'ai laissé prendre ma vie, prendre mon âme... Après Dieu, lui ; après lui... rien.

Elle s'arrêta encore, effrayée de ses propres paroles, osant à peine lever les yeux ; elle ajouta cependant :

—C'est trop, n'est-ce pas ? L'atteinte est mortelle.

Le prêtre avait au cœur une vive peine, qu'un accent ému trahit :

—Il faut combattre, Marie, il faut oublier.

—Je l'aime, dit-elle avec un soupir et un sanglot.

C'était le devoir du prêtre de lui parler sérieusement, sévèrement, c'était un devoir sacré, impérieux, nécessaire, et aussi de la calmer, de la consoler. Il le fit :

—Ecrasez ce sentiment fatal, Marie ; sortez de votre faiblesse, soulagez-vous par des larmes, si vous pouvez pleurer, mon enfant... M'entendez-vous, m'écoutez-vous ? Vous avez fait un grand effort en m'accordant toute votre confiance, je vois la situation mieux que vous. Oui, ma fille, soyez-en sûre ; j'ai confiance dans votre courage, dans vos efforts...

Les grands yeux noirs de Marie étaient rivés sur ceux de l'abbé X*** ; sa bonté, sa sympathie avaient une vertu communicative que la pauvre créature ressentit.

Il vit la rougeur fébrile qui animait ses joues, faire place à une pâleur résultant de l'émotion ; le cœur se calma et la raison semblait réclamer ses droits. Le prêtre en profita :

—Vous avez dit, Marie, après Dieu, lui ! Ce mot est-il vrai ? Dieu, dans votre cœur, est-il toujours le premier ?

A cette interrogation, elle reçut comme un choc violent, elle voulut balbutier quelque chose, les mots expirèrent sur ses lèvres.

—Regardez au fond, dit le prêtre ; soyez généreuse, mon enfant, osez vous juger ; que la peur et la honte soient le remède.

Elle pleurait si rarement, si difficilement... et pourtant, en face de cette vérité jusqu'alors méconnue, elle pleura.

Le prêtre dit avec émotion :

—Toutes les affections passionnées éloignent Dieu, ma pauvre enfant ; et elles prennent sa place, la place de Dieu dans une âme ! L'âme croit de bonne foi rester pure et pieuse ; peut-être aux yeux du souverain juge, l'intention servira-t-elle d'innocence ? mais un jour ou l'autre la lumière se fait, et c'est Dieu lui-même qui souvent l'envoie par l'épreuve ou par le châtement.

Marie-Sophie se leva humble et tremblante :

—Est-ce que j'aimerais moins Dieu ?

—Allez examiner cela à la chapelle, ma chère fille, reprit le prêtre ; dans une demi-heure j'irai vous y rejoindre, entendre votre confession et vous bénir.

Il la regarda s'éloigner avec attendrissement. Il avait connu cette jeune fille heureuse et forte ;... pour une impression au cœur, sa vie était dévastée. En la voyant s'acheminer vers la chapelle de la famille, il se disait :

Bénie soit la religion qui veille sur cette âme malade ! sans le secours divin, il ne lui resterait que le désespoir.

Marie-Sophie pénétra dans le petit oratoire ; elle aperçut une forme blanche inclinée sur un prie-Dieu ; la tête était enfouie plutôt que posée dans les mains, et des sanglots mal étouffés retentissaient par intervalles. Malgré la clarté éteinte de ce doux lieu, un cœur de sœur ne pouvait pas s'y tromper.

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

IV

LE JOUR DES NOCES

(Suite.)

Elle restait ployée en deux sur son accoudoir, absorbée dans les souvenirs que Dieu lui envoyait et qui, plus et mieux que toute consolation humaine, servaient à la remettre dans sa voie. Elle releva enfin la tête, et put prier avec un cœur plein de générosité pour le bonheur terrestre et divin des deux époux qui, à ce moment solennel, échangeaient leurs anneaux et leurs serments.

Dans la sacristie, elle signa avec fermeté ; et quand Amédée l'approcha et lui dit officiellement : « ma sœur ! » son cœur resta presque calme et ses yeux ne se mouillèrent pas.

Tout était terminé. On remonta en voiture, on reprit le chemin du château. La route était sillonnée d'équipages ; dans cette petite ville d'Argentan se sont retirées un grand nombre de familles nobles qui, à côté des mesquineries de la vie de province, ont conservé quelque chose de leur grandeur native, au moins des carrosses et des chevaux. Tout ce monde, appartenant au monde de madame de Ribienne, avait été invité à la bénédiction nuptiale, et venait jusqu'à Rémillac pour saluer la nouvelle mariée. Elle devait partir dès le lendemain avec son mari, auquel on accordait un congé d'un mois,

Un cri s'échappa de sa poitrine et de ses lèvres : elle s'approcha de la créature affligée qui, comme elle, demandait à la prière du secours. Elle écarta les beaux cheveux blonds qui caichaient le visage, les petites mains blanches et effilées serrées sur les yeux pour retenir les larmes, et elle prit dans ses bras, elle serra sur son cœur, elle couvrit de caresses ardentes, elle appela des plus doux noms la petite fée, dont, un instant auparavant, elle enviait le bonheur.

—Qu'as-tu, Annonciade ? Qui te fait pleurer un jour de fête, ma petite sœur ? Qui t'a blessée, cher ange ? Parle-moi... dis tout à celle qui t'aime, qui veut ton bonheur.

Comme un petit enfant dont le cœur se brise, Annonciade pleurait plus fort et ne répondait pas. Elle s'appuyait sur le sein qui l'avait attirée, elle se blottissait dans les bras de sa sœur, elle se laissait embrasser sans rendre les baisers, ses grands yeux bleus se levant timidement et tout noyés de larmes vers Marie-Sophie.

Celle-ci redoubla de prières et d'instances, elle fut à la fois mère et sœur, sérieuse et tendre, elle pria, supplia, gronda et enfin arracha ce cri d'enfant blessé :

—Ah ! tu l'aimais !
La foudre serait tombée aux pieds de Marie qu'elle n'eût pas été plus écrasée que par ce coup affreux. Elle voulut se jeter aux genoux de sa sœur pour lui demander pardon d'un sentiment qui lui faisait maintenant horreur ; elle s'accusait d'avoir brisé le bonheur de cette pauvre enfant, qui lui répétait généralement :

—Si j'avais su que tu l'aimais, Marie, je ne l'aurais jamais épousé ; pourquoi as-tu manqué de confiance en moi ?

—Pauvre douce et chère enfant ! murmurait Marie-Sophie en baisant ses beaux cheveux, ne crois plus à un sentiment mort sans retour ; tes larmes ont détruit les derniers vestiges d'une faiblesse contre laquelle mon cœur se révoltait ; sèche tes pleurs, souris comme autrefois, tout mon amour de sœur s'est réveillé pour ne plus céder la place aux affections étrangères ; révérends Dieu qui m'a envoyé la lumière et le repos sous la forme la plus chère, et qui a fait de toi mon ange sauveur.

(A suivre)

UNE PAGE DU PASSÉ

(EXTRAIT DU JOURNAL D'UN ÉCOLIER)

1^{er} juillet 18...—Quelle resplendissante aurore !... Quel triste crépuscule !

Ce matin, je quittais le collège pour toujours ; j'entraîrais dans le monde le front couronné de lauriers et l'âme enthousiaste... je me sentais grand et fort devant la vaste vie que j'envisageai une dernière fois, du seuil de ma tranquille retraite, avant de me mêler à son tourbillon.

Ce matin... j'étais heureux, confiant ; mes yeux naïfs se plaisaient à regarder voltiger des fantômes enchanteurs à travers le tissu d'or de l'espérance... Hélas ! Qu'on vieillit en un jour ! Ce soir, je suis désillusionné, confondu, désespéré...

Ce crépuscule, dont les derniers feux caressent les murs de ma chambre de leurs reflets mourants, est la parfaite image de mon bonheur qui est à son déclin, de mes espérances qui s'éteignent !

Et tout cela à cause d'un petit nuage rose. Est-il besoin que je retrace ici cette cruelle histoire !... N'est-elle pas là dans ma tête en feu... N'est-elle pas écrite en caractères brûlants dans mon cœur qui souffre mille martyres en attendant que les Parques élémentes viennent arrêter ses pénibles pulsations !...

Ecrivons toujours. Que ce journal soit le confident d'un désespoir qui demande à s'épancher.

* *

Il y avait à peine quelques heures que j'étais au milieu de ma famille, qu'une secrète agitation me troublait. Je ne sais quelle attraction magnétique me sollicitait, m'appelait ailleurs.

À la première occasion je monte à ma chambre, j'enlève ma tunique d'écolier et revêts mon habit le plus fashionable. Debout devant la glace, je donne à ma chevelure une tournure plus mondaine et lisse soigneusement ma moustache naissante ; enfin, une promenade circulaire de la brosse sur mon paletot, un dernier coup d'œil au miroir, et je pars.

J'entre en allumant un cigare au boudoir où travaillent mes sœurs. Avant que j'aie prononcé un mot, Rosine, ma méchante petite sœur, pousse un *Hem !* prolongé qui fait lever la tête aux deux autres. Abandonnant aussitôt le morceau de musique dont elle relie les feuilles éparées, elle s'en vient droit à moi. De l'air le plus sérieux du monde, elle relève la mèche de cheveux qui tombe sur mon front, redresse ma cravate et me retourne brusquement pour épousseter mon collet d'habit du revers de sa main. Puis, elle s'interrompt pour me contempler. Attends ! dit-elle en s'éloignant, pour revenir aussitôt avec une bouteille de parfum où elle trempe le bout de son petit doigt qui se promène ensuite d'une façon empoignée sur ma figure et dans ma moustache...

—Laisse-moi donc petite folle ! dis-je en souriant, mais avec un peu d'impatience, car je sentais que ses compagnes, la tête penchée sur leur ouvrage, riaient tout bas.

Me tenant alors au bout de ses bras, sa jolie tête espiègle renversée sur son épaule, Rosine me considère

un moment, après quoi, apparemment satisfaite de son examen, elle me pousse hors de la chambre.

—En avant brave conquérant ! me crie-t-elle.

Et derrière la porte qu'elle referme j'entends un triple éclat de rire.

* *

Me voilà sur la belle et large route qui domine le fleuve étincelant sous le soleil et d'où l'on voit, dans le lointain, de grosses montagnes bleues, estompant l'azur plus bleu encore.

Puis à gauche, là bas !... ce bouquet d'arbres au milieu duquel se cache, à demi, cette maison dont la vue me fait quelque chose au cœur...

C'est une très belle après-midi d'été ; mais je ne vois rien, à part la maison cachée dans le massif ; les montagnes bleues et le fleuve devaient être encore là puisque je les y ai laissés l'automne dernier.

Je marche vite—trop vite—car, avant d'arriver au fameux endroit, il me faut ralentir le pas, arrêter même, pour étancher mon front ruisselant et donner le temps à ma figure de reprendre un air composé.

J'arpente lentement le sentier qui longe le jardin et fume sans le goûter, le cigare que je roule entre mes dents. Je lance en l'air de petits globes, de longues spirales de fumée que mes yeux distraits suivent jusqu'à ce qu'ils s'effacent. A quoi pensai-je !...

A elle ! mon âme, ma tête, mon cœur en étaient pleins.

* *

Soudain, je m'arrête, comme dût le faire la femme de Loth quand elle fut changée en statue ; j'avais entendu une voix venant du jardin ! je l'entends de nouveau ce timbre émouvant. Mon cœur s'interrompt tout court et se remet ensuite à danser dans ma poitrine comme pour réparer le temps perdu.

La voix chante :

Mais vous savez bien Lisandre
Que cela fait peur aux oiseaux... .

—Hop ! Voulez-vous vous taire monsieur ! Allez-vous finir d'aboyer ? Hop-là ! Quoi ! Vous avez peur de sauter quand je vous tiens entre mes bras ? Fi Bijou !

....cela fait peur aux oiseaux... .

(Elle faisait en effet assez de bruit pour effaroucher tous les hôtes du bocage.)

—Ho Bijou ! encore un effort. Hop !

Ce dernier bond la jette sur le bord de la route, rayonnante, un peu hors d'haleine, aveuglée par les boucles abondantes de sa chevelure et tenant son petit chien dans ses bras croisés.

D'un brusque mouvement, elle rejette en arrière les boucles mutines. Edouard ! s'écrie-t-elle s'avançant vers moi, tandis que le pauvre Bijou, qui avait eu tout à perdre de la surprise de sa maîtresse, s'agitait à terre pour recouvrer son équilibre.

Autrefois—quand nous étions enfants—nous avions coutume d'assaisonner les compliments de bienvenue par un gentil petit baiser, mais... elle était si belle vraiment et si grande (relativement) que je me sentis intimidé. Je ne crois pas que la même cause la retint mais elle hésita aussi. A la fin, pour régler la question, elle m'emplit la figure du joli flocon blanc qui s'appelle Bijou :

—Embrassez-le, dit-elle, il y a longtemps que vous ne l'avez vu !

Qu'elle était ravissante ! Sa beauté s'était accrue et développée encore, pendant ces derniers dix mois. C'était bien toujours là ces grands yeux bruns resplendissants dont le regard est un rayon—ce teint transparent et idéal qui la fait ressembler à une déesse. Ce sont encore là les innombrables petites boucles châtain clair dont j'ai toujours été particulièrement épris et pour une desquelles je donnerais tout ce que j'ai.

Elle est le même petit lutin sémillant et léger, mais la fleur de l'adolescence s'est entièrement épanouie en elle. La beauté, le bonheur et la jeunesse unissent tout ce qu'ils ont d'harmonie et de couleurs pour marier dans sa personne la grâce et la fraîcheur.

Une robe de mousseline rose, ample et vaporeuse, flotte autour d'elle comme un nuage.

Immobilité dans mon admiration muette, je ne songeais pas à lier l'entretien.

—Vous venez revoir nos vieux arbres pour constater s'ils ont grandi eux aussi ? dit-elle en baissant les yeux ; puis, s'arrêtant subitement (car elle s'était mise à marcher et je l'avais suivie), et effleurant mon bras de sa manche de mousseline. Au fait !... comment cela se peut-il ? Je ne vous égale pas encore, et pourtant j'ai grandi, je vous assure ! Demandez à maman.

—C'est que j'ai dû croître aussi, répondis-je en souriant, un peu vain de cette supériorité, la seule d'ailleurs que je pusse légitimement réclamer.

—J'ai toujours cru que ceux qui pratiquent la *philosophie* ont atteint l'apogée de la taille comme de la sagesse ! fit la petite moqueuse en reprenant son favori ; celui-ci se montrait bruyamment jaloux depuis qu'elle l'avait abandonné pour me tendre ses deux mains.

—A propos, continua-t-elle, redevenant sérieuse,

vous devez en avoir rapporté des mouceaux de prix ! une vraie forêt de palmes, j'en suis sûre !

—Quelque peu, fis-je modestement. Et vous-même ? Vous ne parlez pas de vos succès ! Peut-on citer approximativement le nombre des couronnes qui ont surchargé votre front !...

Ce même front s'inclina assez pour s'ensevelir tout entier dans la soyeuse toison de Bijou, tandis que toutes les boucles châtain clair furent secouées dans un violent signe négatif.

—Non ! fit-elle tristement. Rien.

Au bout de quelques instants, elle retira sa figure rougissante de sa cachette et, agitant d'un geste rebelle sa tête indomptée :

—Voyez-vous, moi, je n'ai jamais réussi à me faire entrer là-dedans, qu'il ne faut rire et remuer qu'après la cloche sonnée ! On n'a jamais pu me persuader qu'on ne doit ouvrir la bouche sans la permission de la grande horloge de la salle d'étude. Du reste, on me le dit tous les jours, ajouta-t-elle avec un gros soupir. Je suis trop jeune, c'est mon défaut !

—Un défaut qui vous sied à ravir et vous accablera encore longtemps, je vous le prédis !

Le ton fervent et pénétré de ma remarque l'embarrassa et lui fit une seconde fois baisser les yeux. Après quelques instants de silence, cependant, elle fit un effort pour ranimer la conversation que j'alimentais pauvrement avec des interjections admiratives et mes regards brûlants.

—Ne vous sentez-vous pas heureux d'être revenu sous les chers ombrages ? hazarda-t-elle, tandis que pour se donner une contenance elle emprisonnait la tête de Bijou sous son menton à fossettes.

—N'est-ce pas que cela repose la vue de contempler tout à la fois de la verdure et des fleurs, le soleil avec tous ses rayons ? On se fatigue, à la fin, de ne voir jamais que des robes noires, de marcher toujours en procession et de n'apercevoir par la fenêtre qu'un morceau du ciel ! A la maison, on retrouve ses bons vieux parents qui ne sonnent jamais de cloches ; Bijou, qui n'est pas noir du tout ; les arbres tous pèle-mêle qui ne s'en vont pas deux par deux à la chapelle !... Je déteste tout ce qui est rangé, moi ! Vous ?

Sans attendre ma réponse—que je ne songeais du reste pas à lui donner—elle continue à caqueter :

—C'est gentil de penser qu'on a des milles devant soi pour courir à son aise et gambader à loisir sans se faire rappeler qu'on a l'honneur d'appartenir au *grand pensionnat*. Oh ! vive, vive la liberté !

En même temps que sa voix vibrante envoie cette exclamation aux échos de la montagne, l'agile petite fille s'accroche de la main gauche à une branche penchée sur nos têtes. Pendant un instant, le nuage rose balança entre le ciel et la terre au grand effroi de Bijou, cramponné à l'épaule de sa maîtresse.

En retombant à terre, elle fit ce délicieux petit mouvement de tête pour remettre à leur place les boucles en désordre, tout en admonestant son élève sur sa poltronnerie.

—Petite sauvage ! fis-je amoureusement, vous serez toujours enfant !

Elle me lança un regard rapide comme pour s'assurer de mon intention, en rattachant à son cou le ruban dénoué pendant la promenade aérienne. Puis, rajustant les plis de sa robe avec une moue ravissante :

—Vous avez donc beaucoup vieilli, vous, monsieur le philosophe ! Au bout d'un moment de réflexion, qui me fut fatal, car elle reprit avec un renouveau de colère :

—C'est comme cela que vos anciens amis vous traitent. C'est ainsi qu'en dix mois ils apprennent à se donner des airs protecteurs et à vous appeler *enfants* !

—Louise, ma petite amie !... commençai-je en essayant de prendre sa main.

—Laissez-moi ! s'écria-t-elle en s'arrêtant pour frapper de son petit pied le sol qui ne résonna pas du tout, à son grand désappointement. N'avez-vous pas honte, un savant de votre mérite, de parler à une étourdie, à une enfant ! Comment ! n'êtes-vous pas plus soucieux de votre dignité !

Et, retournant sur ses pas :

—Viens, Bijou, viens-t'en. Tu es mon seul ami ! Tu ne me dis pas de choses désagréables, toi, jamais ! Pas vrai, Bijou ?

Le favori, la tête couchée sur son épaule tandis qu'elle le flatte doucement, fait un grognement confortable qu'elle prend pour une affirmation.

—Oui, et je t'aime bien aussi !

Mes paroles l'avaient réellement mise en colère. J'étais désolé de ma bêtise. De plus, je devenais horriblement jaloux de cet insupportable chien qu'elle aimait plus que moi, qui était là entre nous, m'empêchant de contempler son minois boudeur et charmant. La détestable bête semblait jouir de ma disgrâce, et, de son poste de faveur, me narguer de ma maladresse.

Je n'osai cependant manifester ma haine contre lui, de crainte d'aggraver la situation.

Au contraire, en habile diplomate, j'essayai d'en faire mon auxiliaire, l'instrument de ma réconciliation.

—Si j'avais le bonheur d'être Bijou... recommençai-je.



LA FORNARINA (LA FILLE DU BOULANGER)—PAR RAPHAËL

Elle s'arrêta de nouveau, et son petit pied frappa encore le sol muet :

—Vous ai-je dit de ne pas parler aux enfants !
Je me tus—par politique—et continuai à marcher à côté d'elle pendant un instant. A la fin, je m'approchai doucement de la petite oreille presque entièrement ensevelie sous les boucles mignonnes et, feignant de m'adresser à mon ennemi rival :

—Dis à ce vieux monsieur, répliqua-t-elle vivement, en transportant son seul ami sur mon épaule, qu'il veuille bien se rappeler que, tout en étant infiniment plus jeune que lui, je ne le suis plus assez pour m'accommoder de ces sortes de compliments.

Elle parlait avec volubilité et conclut avec un coup de tête très résolu.

Mon procédé, toutefois, réussit à merveille. Je me justifiai complètement par l'intermédiaire du précieux *bijou* ; j'aventurai même une allusion relative à nos engagements de l'année dernière : je cherchais à consolider nos amours renaissantes en renouant le fil rompu par dix mois de séparation.

Elle venait d'y répondre par une accusation d'infidélité.

—Je vous jure, m'écriai-je avec feu, que durant ces dix longs mois je n'ai rêvé que de vous !...

A ce moment, *Bijou*, qui n'a pas de vocation pour ses fonctions télégraphiques, manifesta que sa patience était à bout et qu'il était loin de goûter ce va-et-vient confidentiel. Au reste, la glace était rompue et son utilité avait cessé.

—Je lui ai enseigné à ne jamais faire de mensonge, dit-elle en le faisant sauter par-dessus son épaule. Vous avez dû lui dire une fausseté. Il ne répète pas.

—Je vous jure de nouveau que c'est l'exacte vérité ! Louise ! pouvez-vous me faire l'injure de croire que j'aurais pu répudier ce qui est le charme de mon passé et le rêve, l'espérance de mon avenir !

Je mis tant de ferveur dans ma disculpation qu'elle en fut touchée, et je vis instantanément l'ancienne expression reluire dans le regard serein qu'elle leva sur moi. Elle appuya sa petite main sur mon bras.

—Je vous crois, fit-elle amicalement et d'un air enjoué qui ramena dans mon âme tous les rayons qui s'y étaient évanouis depuis quelques moments, car, je suppose, un grave philosophe ne ment jamais, n'est-ce pas ?

—Je ne suis pas un *grave philosophe*, bien-aimée petite fée, car sûrement, un tel personnage ne saurait aimer comme je vous aime !

—Bien certain ? s'enquit-elle avec une mine anxieuse qui demandait à être rassurée. Vous n'êtes ni sérieux, ni sévère, bien sûr.

—Bien sûr ! puisque cela vous fait plaisir, mais ce qui est plus sûr encore, c'est que vous n'avez jamais été aussi ravissante et que je ne vous ai jamais tant aimée !

—Comme c'est bien dit ! s'écria-t-elle avec un éclat de son rire enfantin. Viens-t'en *Bijou*, nous ne pouvons en entendre davantage, toi et moi. Nous nous dissipons pas mal pour notre première journée dans le monde, mon pauvre *Bijou* !

Tout en parlant, elle avait laissé mon bras et s'était penchée pour reprendre *celui* qui ne lui dit jamais de choses désagréables. Maintenant, elle fuyait à travers le jardin, riant encore sans détourner la tête. Elle avait mis son petit chien en collier autour de son cou.

Ce fut un terrible moment pour les boucles châtain clair. A chacun de ses mouvements elles bondissent et se confondent avec la toison du collier. C'est un gracieux fouillis de rubans, de poils blancs, de mèches folles et luisantes.

L'idéale créature semble voltiger tant elle est légère. Elle fuit toujours. A la fin, elle s'arrête, et, se maintenant debout par un prodige d'équilibre sur une branche renversée et ployante qui la balance comme un oiseau, elle met sa main mignonne à ses lèvres vermeilles et l'étend ensuite vers moi :

—Sans rancune ! chante-t-elle de sa voix harmonieuse.

J'aimais je n'oublierai ce précieux baiser qu'elle m'envoya de loin, ni le beau rayon de ses yeux brillants à travers le désordre des boucles remuantes !...

Tout le monde était à table quand j'arrivai.

—Il paraît, monsieur l'écolier, dit ma mère avec un sourire, que vous oubliez bien vite la discipline du collège. Il faudra vous y renvoyer pour r'apprendre à être exact.

J'allais répondre quelque chose en prenant mon siège quand Rosine, qui tournait pensivement sa cuillère dans sa tasse, m'en empêcha, objectant avec un soupir : "Le conquérant n'est pas ce qu'un vain peuple pense !" Ce qui souleva à mon détriment un éclat de rire général autour de la table.

Je me sentais passablement ridicule et, de plus, impuissant à me tirer d'embarras. Ma bonne grande sœur

Esther eut enfin pitié de moi et me demanda très naturellement si j'avais trouvé Louise changée.

—Oui et pour son avantage ! répondis-je en me remettant. Qu'elle est belle !

—Ta-t-elle annoncé son départ ?

—Son départ ! m'écriai-je épouvanté.

—Mais oui...
Je la considérais avec anxiété, attendant ses paroles en retenant ma respiration. Je devais être très absurde car je vis la cruelle Rosine pousser du coude sa voisine.

A l'aide d'un violent effort, je parvins à gagner un peu d'empire sur moi-même ; j'attendis une explication le cœur serré, mais avec un calme apparent.

—Est-ce qu'elle ne t'a pas dit qu'elle part demain avec sa mère pour la Malbaie, où elle va passer ses vacances ?

—C'est impossible !...
J'avais encore plein la tête des délicieux souvenirs de la promenade : son regard attendri qui m'avait paru si rassurant ; sa main blanche qui s'était posée sur mon bras avec le charmant abandon d'autrefois ; ce ravissant adieu sur la branche ployante !... Tous ces brillants présages étaient donc menteurs !

Hélas !... C'était trop vrai !... La perfide... non—un ange n'est pas perfide ! non, elle n'a été ni cruelle ni méchante en me quittant ainsi sans un mot d'espoir.

Je l'aime trop pour la maudire !
Oh ! si tu savais le néant que ton abandon fait autour de moi, belle et mutine enfant !...

Tu n'aimais donc pas toi, quand tu me laissais jurer à tes pieds, que tu m'es plus précieuse que le sang de mes veines, que la lumière de mes jours !... Ils mentaient donc tes beaux yeux exaltés quand, cachant sous ta paupière demi-close leur flamme douce comme un reflet de l'aube perçant les ombres de la nuit, ils se noyaient amoureusement dans les miens !...

Eh !... de quel droit réclamé-je ton amour, inconsciente et mystique créature ! Est-ce ta faute si je ne te plais pas !... Ah ! il ne t'est pas plus facile de me subir qu'il m'est possible de t'oublier—je le sais—autrement ton excellent petit cœur se serait sacrifié mille fois pour faire un heureux !... Va !... je te pardonne mon supplice. Je mourrai de mon amour, mais ton dernier regard imprimé dans mon âme illuminera mon agonie !

.....

15 août 18... Folie ! Folie de jeunesse ! Qui m'aurait dit quand je traçais ces lignes sous l'impulsion d'un noir désespoir où flottait vaguement le fantôme du suicide, qu'elles me feraient rire aux larmes huit ans après !

Tout à l'heure, ma mère, qui fait l'inventaire de mon matériel de *vieux garçon*, et qui range mes tiroirs dans un ordre *matrimonial* anticipé (car je me marie enfin), mit un lot de vieilles paperasses sur la table où j'écrivis, en m'invitant à lui faire le plaisir de jeter tout cela au feu.

Ce que je trouve d'abord, dans ce paquet de papiers jaunis, de cahiers d'écoliers, etc., ce sont ces feuilles reliées par une ficelle et sur le couvert desquelles est écrit en grosses lettres : JOURNAL. Les pages que je viens de lire sont les seules écrites ; les autres sont immaculées, de sorte que je ne puis me faire une idée exacte du temps qui s'est écoulé entre cette ruine prématurée de mes illusions et l'anéantissement de mes espérances ressuscitées qui suivit ce premier désastre.

C'est à la fois navrant et drôle de voir l'ingénuité et l'abnégation candide de ce premier déchirement de cœur, dont les détails sont religieusement enregistrés avec une emphase de collégien.

Singulière coïncidence—j'épouse dans une semaine la cousine du petit nuage rose, aussi belle et moins capricieuse.

Le petit nuage rose lui-même, qui ne se fâche plus quand on l'accuse d'être jeune, a épousé mon cousin, il y a trois ans. Elle me dit quelquefois avec l'ancien geste toujours espiègle pour éloigner de son front les boucles encore indomptées : "Vous souvenez-vous, Edouard, quand nous faisions l'amour ?..."

Rosine, toujours méchant petit diable, proclame hautement qu'il s'opère un grand miracle dans la maison. Le vieux garçon se marie !

Elle me promet de venir nous aider à tenir notre ménage, c'est-à-dire qu'elle viendra exercer ses fonctions de lutin tyrannique, mais charmant dans notre nouvel Eden.

Ainsi vont les choses !

JOSEPHTE.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGILL, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

LES ECHECS

Montréal, 3 mai 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. THOMAS, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES :

No. 354. — MM. J. T. Boivin, Saint-Jérôme ; H. Lupien, P. Maurien, L. M. Lafrenais, L. Dargis, D. M. Fabien, J. C. Dubé, Montréal ; H. I. Lamoureux, Lowell ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; G. P., Arthabaska ; Honoré M., Louiseville ; H. Bégin, C. H. Provost, Ottawa ; F. Gingras, Trois-Rivières ; V. Gagnon, O. Pigeon, S. Tudeau, Québec ; L. O. P., Sherbrooke ; I. Lafrenière, N. P., Sorel.

PETITES NOUVELLES.

—Il est question d'un prochain tournoi d'échecs entre des joueurs d'Ottawa et de Montréal.

Londres, 26 avril.—Le tournoi international est commencé et les concurrents sont : MM. Steinitz, Zukertort, Rosenthal, Skipworth, Blackburne, Nea, Winawer, Bird, Mortimer, Tzchigorin, Englisch, Mackenzie, Mason et Silliman. Ces trois derniers sont Américains.

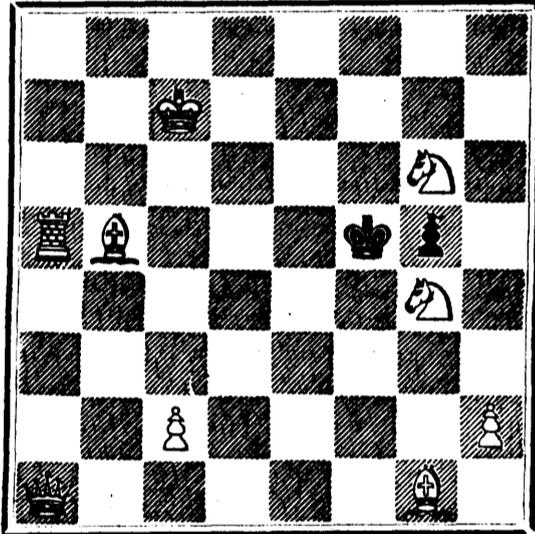
—Une dépêche de Londres en date du 27 avril donne les détails ci-dessous concernant la grande lutte échiquéenne qui a lieu actuellement en Angleterre :

"Au tournoi d'échecs, qui a lieu ce jour, Rosenthal et Silliman, Blackburne et Mackenzie, Bird et Winawer, ont fait des parties nulles. English a battu Steinitz, Mason a battu Skipworth, Zukertort a battu Tzchigorin et Mortimer."

PROBLEME No. 355.

Composé par M. le Dr A. BARRIER.

NOIRS.—2 pièces.



BLANCS.—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION.—No. 354.

Blancs.	Noirs.
1 D 7e CR	1 R pr T ou R 3e R
2 D 5e R ou T 6e TR, mat.	1 P 3e ou 4e R
Si :	
2 T pr. F ou D pr. F, mat.	1 F 3e R
Si :	
2 D 3e CR, mat.	

Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

La Consommption guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons ; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, *franc de port*, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 15 avril

GRAVURES : Toilette de visite et de promenade (devant et dos).—Deux bandes brodées.—Garniture en broderie Richelieu.—Deux bas de pantalons.—Onze garnitures de robes et vêtements.—Rosé et papillon pour garniture.—Toilette pour bal et grande soirée.—Toilette pour jeune fille.—Devant de la pélerine.—Toilette de promenade.—Toilette de visite (devant et dos).—Sept costumes d'enfants et de fillettes.—Sept costumes de garçons.

TEXTE : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courier de la mode.—Chronique parisienne.—L'hôtellerie du Chat.—Ne nous induisez pas en tentation (suite).—Proverbes : Coiffer sainte Catherine.—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Revue des magasins et de l'industrie.

COUVERTURE : Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Deux toilettes. Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec.

Sommaire du "Monde Illustré" du 14 avril

TEXTE : Courier de Paris, par Pierre Véron.—Nos gravures : M. Louis Veuillot : La catastrophe de Marnaval ; L'infante dona Paz et le prince Louis de Bavière ; Les régates de Nice ; Incendie du Casino de Nice ; M. John Brown ; Mlle d'Erincourt.—Courier du Palais, par Petit-Jean.—Les deux poètes, par Ch. des Granges.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Récréations de famille.—Le Monde financier.—Echecs.—Solutions de rébus.

GRAVURES : M. Louis Veuillot.—La catastrophe de Marnaval.—L'infante dona Paz et le prince Louis de Bavière.—Printemps, panneau décoratif, par M. Gabriel Ferrier.—Joies et misères des petits oiseaux.—John Brown.—Mlle d'Erincourt.—Nice : les régates et le casino.—Nice : Incendie du casino.—Echecs et rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

VARIÉTÉS

Une institutrice disait à une petite fille : —Nommez-moi un mammifère qui n'a pas de dents. —C'est grand'mère.

On parlait de notre confrère Z... qui est très avare. —C'est un critique de talent, disait-on. Il voit juste. —Dame ! observa une ingénue : il est si... regardant !

Chez madame Gibou. —Et ouss'q'il est, le prince Napoléon ? —A la conciergerie. —Ça doit être la maison des concierges. —Probablement, puisque le journal dit qu'on l'y a fourré à cause qu'il a le grand cordon.

Le petit Georges a entendu parler du déluge par son grand-père qui va au cathédisme. Il demande à sa mère s'il y a longtemps que ça s'est passé. —Oh ! oui, bien longtemps. —Est-ce que bonne-maman y était ?

Pauvre langue française ! La femme de ménage de Gom-Gom parle d'une façon déplorable ; elle raconte que sa sœur connaît un ancien délayé de la Commune qui ne peut arriver à avoir de l'appétit qu'en buvant beaucoup d'im-pératifs.

La mère.—Pourquoi le bon Dieu a-t-il donné la parole aux petits enfants, et pas aux petits chats, aux petits chiens ?

Bébé (après quelques instants de réflexion).—Le bon Dieu a donné la parole aux petits enfants pour qu'ils puissent crier quand on les lave !

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à J.-E. Tourangeau, 14, Avenue Guy, Montréal.

Solutions justes du problème français No 15. Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Glodu.

Ottawa : P. Branchon, J. Bélund, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau Narcisse, Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

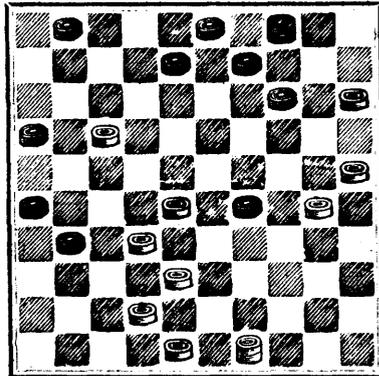
Saint-Jean : P. Q. Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE

PROBLEME No 16

Composé par M. Wardon.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 15

Blancs—12 71, 34 30 30 24, 35-2 à 5 et gagnent.



CANAL LACHINE

Avis aux Entrepreneurs

Des soumissions cachetées, adressées au sousigné, et portant la suscription "Soumission pour la construction de bassins près des Ecluses St. Gabriel" seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des matles de l'Est et de l'Ouest, Mercredi le 6me jour de Juin prochain, pour la construction de DEUX CALES ou BASSINS, sur le côté nord du Canal Lachine, à Montréal.

On pourra voir à ce bureau et au bureau du Canal Lachine, les plans et devis des travaux à faire, dès et après MARDI, le 22me jour de MAI courant ; on pourra aussi s'y procurer des formules imprimées de soumission.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formules imprimées.

Un chèque de banque accepté pour la somme de \$2,000 devra accompagner la soumission ; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat lorsque requis de ce faire aux prix et conditions mentionnés dans l'offre. Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

Le Département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, A. P. BRADLEY, Secrétaire. Département des chemins de fer et canaux. Ottawa, 21 Avril 1883.

L'HUILE ST-JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME.

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Médecines.

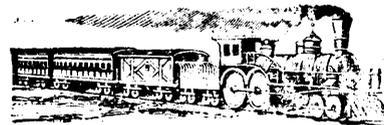
A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table with 2 columns: Destination and Time. Rows include Pointe Lévis, Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles, Rimouski, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, and Halifax.

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant en chef, Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.

LORGE & CIE.

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Echantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse : STEVENSON & BROS., boîte 22, Northford Ct.

Mousseau, Archambault & Lafontaine,

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)

MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

" L'OPINION PUBLIQUE "

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre

- 12 presses à vapeur. 1 machine patentée à vernir les étiquettes. 1 machine électrique à vapeur. 4 machines à photographie. 2 machines à gravure photographique. 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et autres imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND,

Gérant.